

LIVRE V

DE MAROC A MOGADOR ET TANGER

CHAPITRE PREMIER

Départ de Maroc - Sortie de la ville - Raisons de toute absence de solennité - Nouvelle route pour Mogador imaginée par les officiers de la mission. - Hésitations du chef d'escorte - Une halte sous les oliviers - Amusante aventure - Trois Français et trois femmes marocaines. - Échange de politesses - Entretien désagréablement interrompu.

Nous avons dit adieu à la ville de Maroc, à ses Arabes, à ses Juifs, à ses fonctionnaires, à ses soldats. Nous avons quitté notre charmante habitation et les délicieux ombrages de la Mahmoudia ; pour la dernière fois, nous avons respiré le parfum de ses orangers, entendu le concert matinal de ses nombreux oiseaux, et, pour tout dire, cueilli aux arbres une petite provision de leurs fruits succulents,

La même escorte qui nous avait pris à Mazagan va nous conduire à Mogador, notre nouvelle destination, C'est toujours le même caïd Agha qui la commande, notre jeune colonel négrot, qui a retrouvé sa figure expressive et intelligente. Il a sous ses ordres ses dix ou douze cavaliers mia (capitaines) et un personnel de service considérable. L'effectif de notre caravane comprend environ deux cents hommes et autant d'animaux,

Nous sortons de la ville par une de ses grandes portes (Bab-Rob) voisine de la Kasbah. C'est toujours un peu plus solennel que de nous glisser hors des remparts par la poterne de la Mahmoudia. Toutefois aucune ovation, aucune manifestation, aucune démonstration ne signalent notre départ. Autant notre entrée avait été bruyante et pompeuse, autant notre sortie est tranquille et discrète, Pas un curieux sur notre passage; pas la moindre trace de représentation officielle. Faut-il y voir un changement de dispositions à notre égard ? Rien de moins vrai. On vous accueille avec joie, on célèbre avec enthousiasme votre arrivée, mais il est de bon goût, et d'usage depuis longtemps établi, de ne pas se réjouir de votre départ, sur tout le nouveau parcours que nous allons entreprendre, nous verrons l'application de ces mêmes principes d'hospitalité. Plus de goums à notre rencontre; plus de fantasias ; plus de prévenances des caïds; plus de réjouissances; plus de fêtes. Notre vie matérielle sera, il est vrai, encore assurée par des mounas régulières, mais ce sera l'unique et indispensable vestige de l'intervention officielle.

Notre sortie de la ville s'effectue donc sans tambours ni trompettes. Seuls, les soldats rouges qui formaient notre compagnie de garde franchissent la porte avec nous. A quelques pas hors des remparts ils se rangent en ligne et présentent les armes en signe d'adieu. C'étaient pour la plupart de braves et honnêtes sujets, serviables et dévoués. Nous serrons là main des deux officiers qui les commandent, et nous adressons aux hommes un salut cordial et sincère. Les uns et les autres se montrent sensibles à notre attention. Au risque de transgresser les lois de la discipline, d'un

signe nous encourageons quelques-uns d'entre eux, nos serviteurs particuliers, à sortir des rangs et à s'approcher de nous. Ils ne se font pas prier, car ils devinent notre intention. Une dernière poignée de main nous fournit l'occasion de leur glisser une dernière peseta.

D'une manière générale, au point de vue topographique, la route sur laquelle nous nous engageons différera sensiblement de la première que nous avons parcourue en venant de Mazagan. Nous marchions alors à peu près du nord au sud, perpendiculairement aux lignes de montagnes dont nous avons à franchir les cols de plus en plus élevés à mesure que nous avançons. Entre les reliefs montagneux régnaient de grands espaces plats, le plus souvent arides, que nous mettions un ou deux jours à parcourir, Maintenant, au contraire, nous allons voyager le long d'une vallée, vaste plaine d'alluvion, comprise entre l'Atlas et le Djebilet, et qu'arrose l'Oued Tensift avec ses affluents. Nous marcherons parallèlement à la grande chaîne, sans nous écarter sensiblement de cette direction.

De la ville de Maroc à Mogador, il existe une route parfaitement connue, très fréquentée des caravanes, dans laquelle on rencontre, de distance en distance, comme sur d'autres voies habituellement suivies, des N'zlas, petits postes de secours établis par le gouvernement pour la sécurité et le ravitaillement des voyageurs. Marchant sous bonne escorte et bien assurés de nos approvisionnements, ces douars hospitaliers étaient pour nous sans intérêt et sans utilité. Cette considération et d'autres encore, d'un caractère stratégique sans doute, déterminèrent nos officiers à nous faire adopter un autre itinéraire, s'avancant plus au sud que le précédent, et devant nous conduire au même but, à travers des contrées à peine explorées et à peu près inconnues des Européens. Ces messieurs se proposaient d'ailleurs de relever, chemin faisant, le tracé de la nouvelle route qu'ils avaient en quelque sorte découverte sur les données et les renseignements fournis par les indigènes.

Ce projet, bien fait pour nous séduire, fut accepté par nous avec empressement, mais il rencontra d'abord une assez vive opposition dans l'esprit du chef d'escorte. Peut-être jugera-t-on qu'il avait pour cela d'excellentes raisons, La première, c'est qu'il ne connaissait pas la route sur laquelle il avait mission de nous conduire. Il est vrai qu'avec des guides particuliers, pris successivement dans chaque tribu, il pouvait à la rigueur suppléer à son insuffisance; aussi n'était-ce pas sa principale objection. Mais il prévoyait des difficultés autrement sérieuses auxquelles, pour notre compte, nous ne prêtions aucune attention. Le service des mounas était déjà réglé et assuré sur la route ordinaire des caravanes, par suite d'ordres exprès envoyés de Maroc. Il fallait donc le constituer, l'improviser pour ainsi dire sur le nouveau parcours. Et comme les étapes n'avaient pu être rigoureusement fixées, qu'aucun lieu de campement n'était déterminé à l'avance, il devait, au jour le jour, envoyer des hommes en avant, un peu au hasard, réquisitionner à tort et travers, de façon à n'être jamais pris au dépourvu, quels que fussent d'ailleurs les incidents de la route ou les caprices de notre marche. C'était pour le jeune colonel un grave sujet de préoccupations, surtout dans un pays où les responsabilités sont si lourdes à porter.

Aussi, dès notre sortie de la ville, eûmes-nous à lutter contre ses hésitations, sinon contre son mauvais vouloir. Malgré nos indications, le convoi parti en avant s'était engagé sur la piste habituelle, et l'on fut dans l'obligation de le faire revenir sur ses pas. À diverses reprises, nous eûmes encore à rectifier la direction qu'il imprimait à notre marche. Tandis que nous devions incliner vers le sud, il s'obstinait à nous ramener sans cesse vers le nord, sans doute dans la pensée secrète de nous remettre sur le chemin des N'zlas. Mais son obstination dut céder devant la nôtre, et il se résigna bientôt à ne plus s'égarer.

Nous voilà donc en route. Notre ordre de marche est toujours le même; le fanion rouge en avant nous montre le chemin. Nos montures ont été renouvelées à notre gré. Tout ce que nous avons désiré nous a été généreusement accordé; j'ai pour mon compte absolument renoncé au cheval et enfourché la mule, une bonne et excellente bête qui ne demande qu'à marcher et qu'il me faut retenir pour ne pas dépasser la tête de colonne. C'est un premier élément de bon et agréable voyage.

Tout d'abord, l'entrain et la gaieté font défaut. Nous cheminons tranquillement, isolés les uns des autres, comme par une tacite convention. À peine les jardins de Saridj-Menarah que nous laissons à droite et les majestueux sommets qui s'élèvent à notre gauche détournent-ils un instant notre attention. Chacun est à ses pensées et à ses impressions.

On ne quitte pas sans quelque regret des lieux qui vous ont offert de si attachantes et si vives séductions.

On regarde en arrière, on mesure l'espace déjà parcouru; on cherche à retenir quelque chose de ce qui va bientôt vous échapper. La ville, basse et plate, cesse bientôt de se montrer, mais la tour de la mosquée, la superbe tour de la Koutoubia se dresse, haute et fière, au milieu de la plaine immense. Nous la contemplerons bien des fois encore, avant que la brume l'ait entièrement dérobée à nos regards.

À cause de la saison déjà avancée, il a été décidé que nous partirions tous les matins de très bonne heure, de façon à fournir l'étape en une seule traite et nous soustraire ainsi aux fortes chaleurs du jour. Aucune partie de ce programme n'a pu être réalisée aujourd'hui. Retardés au départ par les lenteurs inévitables qu'entraîne une organisation nouvelle, nous sommes contraints d'interrompre notre course à peu près à mi-chemin. Un petit bois d'oliviers nous offre très à propos l'hospitalité de ses ombrages et le tapis de ses maigres gazons. Sans autre installation, nous y festoyons à la bonne franquette, tout comme l'auraient fait d'honnêtes bourgeois du Marais dans les fourrés de Vincennes ou sur les pelouses de Saint-Mandé.

Ainsi qu'il était à prévoir, la reprise de la marche, après quelques heures de repos, a été des plus rudes. La chaleur était devenue accablante, et le soleil avait assez tourné sur notre gauche pour venir nous frapper en plein visage. Afin de nous préserver de ses rayons et de nous protéger contre la poussière qui nous aveuglait, nous n'avions rien trouvé de mieux que de nous ensevelir sous les plis et sous le capuchon du burnous arabe, dont chacun de nous avait eu soin de se munir. Mais, sous ce masque de laine, si léger et si transparent qu'il fut, nous étouffions. Il fallait opter entre l'asphyxie ou la grillade. Cependant la route est agréable, le paysage intéressant et parfois pittoresque. Il n'en faut pas davantage pour oublier la fatigue et les souffrances. La contrée est vraiment riche et plantureuse. Des orges et des seigles de la plus belle venue occupent des étendues considérables; nous rencontrons de nombreux canaux d'irrigation, dont les eaux rapides et profondes rendent le passage parfois difficile; une belle végétation arborescente se montre dans leur voisinage, et le long du chemin de nombreux lauriers-roses épanouissent leurs fleurs odorantes.

Après deux bonnes heures de marche sous un ciel tropical, nous atteignons un lieu dit Adjefait, au point où la vallée vient se perdre sur les premiers contreforts de l'Atlas. Des collines d'aspect nu et désolé, à teinte ocreuse, contrastent avec le vert des moissons qui couvrent la plaine. Sur leur base s'étagent des gourbis et même des constructions en terre ou en briques qui dénotent un village d'assez riche apparence. Tout auprès, un espace plat et gazonné y offre un lieu très

favorable à l'établissement du camp. L'eau y abonde et circule tout autour dans des canaux, coulant à pleins bords, qui vont fertiliser la campagne voisine.

Les fausses manœuvres de la route, les tâtonnements et les hésitations de la matinée, les incertitudes de la dernière heure n'ont pas encore permis à nos hommes de dresser les tentes. Cette besogne s'accomplit d'ordinaire avec assez de promptitude, sous la direction d'un caïd spécialement affecté aux fonctions de maître du camp. Cependant, si rapide que soit l'opération, il n'est pas agréable de se tenir debout sous les ardeurs d'un soleil brûlant quand, depuis longtemps, on a soif d'ombre et de repos. À quelques pas de nous se présente un magnifique bois d'oliviers. J'y cours avec deux de nos amis lui demander un abri bienfaisant et une attente moins pénible. La fraîcheur qu'on y respire est parfumée des fleurs dont les arbres sont couverts; un épais gazon couvre le sol et nous invite à nous étendre. Au-dessus de nos têtes, des oiseaux font entendre un étourdissant ramage. Leur nombre est incalculable, les feuilles disparaissent sous leur masse; on les voit sautiller de toutes parts, de tous côtés on découvre leurs nids déjà préparés. C'est là sans doute, dans cette oasis, qu'ils se rassemblent, aux heures accablantes de la journée. On ne saurait y expliquer autrement leur présence en si prodigieuse quantité.

Nous étions là, tout à notre bien-être, tout à la jouissance de la paisible et douce retraite que nous nous étions procurée, perdus en quelque sorte pour nos camarades, loin du camp, loin de tout regard indiscret, croyions-nous, quand nous apercevons à travers les arbres, dans un verger voisin, trois femmes accroupies à l'ombre de superbes figuiers. Il est clair qu'elles nous ont observés de leur côté, et que notre présence éveille leur curiosité. Bientôt l'une d'elles se détache du groupe, franchit la haie vive qui clôture le verger, pénètre dans le bois et, quoique avec hésitation, se dirige manifestement vers nous, Cette démarche nous paraît aussi bizarre qu'inaccoutumée. Que nous veut-elle ? L'un des nôtres, le capitaine Varigault, attaché depuis longtemps au service central des affaires indigènes d'Algérie, connaissait assez bien la langue arabe. Grâce à cette circonstance, il nous fut possible de comprendre ce que réclamait de nous l'étrange visiteuse. Elle s'était décidément approchée, et, à vrai dire, quand ses intentions ne furent plus douteuses, nous l'y avions un peu encouragée. Elle venait, nous dit-elle, de la part de sa maîtresse, nous demander de lui offrir quelques-unes des oranges qu'elle nous avait vu savourer avec tant de plaisir. Sous tous les climats, sous toutes les latitudes, la femme se montrera donc toujours fille d'Eve et se laissera tenter par la pomme ou par l'orange ! De la meilleure grâce du monde nous accordons à cette hardie messagère ce qu'elle désirait, et lui offrons pour sa maîtresse tout ce qui nous restait de la petite provision que nous avions emportée avec nous. Là-dessus, joyeuse et fière du succès de sa démarche, elle retourne précipitamment vers ses compagnes qui semblaient attendre avec anxiété le résultat de sa mission.

Nous fûmes curieux de constater de près l'effet de notre générosité. Aussi, pour regagner nos tentes, eûmes-nous soin de nous approcher du verger où nos trois femmes se tenaient toujours accroupies devant leur travail, Cela n'exigeait de nous qu'un petit détour ; il ne nous en eut guère coûté de le faire plus grand. Nous arrivâmes ainsi à quelques pas d'elles, mais séparés par la haie vive et un petit fossé que nous n'essayâmes pas de franchir. Leur occupation consistait à cueillir des fèves fraîches que nous eûmes un instant la présomption de nous croire destinées. Elles avaient le visage découvert, selon l'habitude des campagnes; toutes trois étaient jeunes, piquantes, et leur teint mat n'aurait pas déparé une brune Européenne. Leurs vêtements de laine blanche étaient propres et coquettement jetés. Tout en elles et autour d'elles respirait l'aisance. L'enclos était bien fourni d'arbres et de légumes; deux vaches d'assez robuste apparence y paissaient une herbe grasse et abondante.

Notre présence, loin d'effaroucher le groupe féminin, semble provoquer leur rire et leur caquet. Leur attitude n'a rien de désobligeant. Bien au contraire, nous comprenons à leurs regards expressifs, plus encore qu'à leurs paroles, qu'elles cherchent à nous témoigner leur reconnaissance. Profitant de ces bonnes dispositions, le capitaine Varigault cherche à leur faire entendre qu'à notre tour nous venions réclamer d'elles une faveur, et que la vue de leurs plantureuses vaches avait fait naître en nous le désir de boire du lait. Dès qu'il a réussi à se faire comprendre, l'une des jeunes femmes, la maîtresse, se relève avec le plus aimable empressement, D'un mouvement rapide et instinctif, elle saisit son marmot qui gisait par terre, à ses côtés, le jette sur ses épaules légèrement inclinées, et relevant, par derrière, son vêtement extérieur, le ramène en haut pour en faire un soutien et un abri au frêle rejeton. Munie de ce précieux fardeau, elle s'engage d'un pas rapide sur un sentier escarpé qui conduit à son douar, tandis que ses compagnes nous expliquent qu'elle a couru chercher un vase pour contenir le lait qu'elle sera bientôt heureuse de nous offrir.

Son absence ne devait pas durer cinq minutes, et cependant elle n'avait pas hésité à emporter son enfant, préférant en avoir la charge et l'embarras que de le laisser abandonné à des soins étrangers. Il est certain que plus la femme se rapproche de l'état de nature, plus elle se montre attachée à sa progéniture. La femme arabe possède au plus haut degré ce sentiment naturel. Elle ne se sépare pas de son enfant, elle le porte le plus souvent sur elle, le couve pour ainsi dire, et dans ses déplacements comme dans ses occupations, lui forme avec ses vêtements, ne fussent-ils que des lambeaux, une gaine qui le maintient et le fixe sur son propre corps, comme pour lui faire subir une seconde incubation. Ne dirait-on pas ces bizarres animaux d'Australie, qui longtemps après la naissance de leurs petits, les transportent et les protègent dans leur poche marsupiale ?

Nous eûmes bientôt une large coupe de lait que la jeune maîtresse venait de traire sous nos yeux, et qu'elle vint nous présenter elle-même à la limite de son domaine. J'eus la mission d'enjamber le fossé pour recevoir le vase de ses mains. Mais, soit distraction, soit manque de mesure, mon pied glissa, et je l'épandis sur le sol une bonne partie du séduisant breuvage. Un grand éclat de rire, provoqué par cet accident, attire auprès de nous les deux autres femmes, restées jusque-là à l'écart. Ce fut alors un échange de plaisanteries, de badinages et surtout de quiproquos amusants, amenés par la difficulté que nous avions de nous bien comprendre. Ce n'était pourtant pas faute de bon vouloir; nous en mettions beaucoup, elles aussi bien que nous. Le j'ai est que nous trouvions le jeu plaisant, et que, de part et d'autre, nous n'eussions pas mieux demandé que de le prolonger. Mais, hélas! une douche froide et bien inattendue nous tombe sur la tête. Deux affreux Arabes, débouchant brusquement à l'extrémité de la haie, font mine d'approcher. Nous étions épiés et surpris. La situation devenait délicate, Non point que nous eûmes un instant d'inquiétude pour nous-mêmes, bien protégés d'ailleurs par la proximité du camp; Mais les pauvres femmes ! Nous n'étions pas absolument rassurés sur leur compte, connaissant trop bien le rôle du bâton en pareille circonstance.

Notre parti fut vite arrêté, et un changement de front aussitôt opéré dans notre attitude. Avec une indifférence calculée, nous jetâmes à la jeune femme une pièce de monnaie pour prix du lait que nous en avions reçu. Puis, d'un air insouciant et dégagé, nous poursuivîmes notre chemin, au nez et à la barbe de nos trouble-fête, dont le regard soupçonneux n'avait encore rien de bien rassurant.

CHAPITRE II

Disposition habituelle du camp - Organisation et emploi du temps - Cultures et désert - Oasis et village de Frouga - Absence de l'oranger dans les campagnes; causes de sa proscription à peu près générale au Maroc - Manoir fortifié du caïd de Medjat; son utilité et son importance.

En pays chaud, l'eau est toujours l'élément rare, autant qu'indispensable. Il faut l'atteindre là où elle se trouve. C'est le but à poursuivre, l'objectif constant, qui règle la durée de nos marches quotidiennes. L'emplacement de notre camp est donc toujours déterminé par la présence de l'eau; encore faut-il qu'elle soit en quantité suffisante pour les besoins de la caravane, d'une force déjà assez respectable,

Cette ressource assurée, on choisit, autant que possible, un sol plat et uni pour y dresser les tentes. Celles-ci sont disposées de façon à circonscrire un grand cercle, d'une centaine de mètres de diamètre. Celles des membres de la mission, une douzaine environ, n'occupent qu'une portion de la circonférence. Elles sont de forme conique, élégantes, spacieuses et bien fournies de tout le nécessaire, lit, table, linge, chaises et ustensiles de toilette. Chargées d'arabesques aux vives couleurs, surmontées de sphères de cuivre qui brillent au soleil, elles donnent au camp son cachet bien oriental. L'une de ces tentes, de forme oblongue, sert de salle à manger. À l'heure des repas, on y réunit bout à bout chacune des petites tables qui nous sont particulièrement affectées, de façon à n'en former qu'une seule, grande et longue, autour de laquelle nous avons tous les jours le même plaisir à nous retrouver. Du côté opposé à celui que nous occupons, le cercle est fermé par les tentes du chef d'escorte et de ses hommes. Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'elles sont moins grandes et moins confortables que les nôtres.

Le centre du cercle reste libre. C'est un lieu sûr pour nos promenades et nos récréations du soir. En dehors, derrière le campement de l'escorte, sont placés les animaux. Ils sont attachés par les pieds de devant à des cordes fixées presque au niveau du sol, et disposées de façon à former entre elles un vaste carré, vers le centre duquel toutes les têtes sont tournées. Ces animaux reçoivent pour unique nourriture de l'orge qu'on nous apporte chaque jour en abondance, mais qui ne leur est pas distribuée toujours avec la même générosité.

Le commandant de Breuilhe, à qui vingt ans d'Afrique ont appris la valeur du cheval et les soins qu'il réclame, qui de plus s'est pris d'une véritable affection pour son excellent petit *rousset*, ne manque plus, chaque soir, d'aller s'assurer par lui-même que la ration est bien et largement distribuée. La précaution n'est pas inutile. À diverses reprises, nous avons cru remarquer, à l'allure de nos bêtes, à leur pas chancelant, qu'il leur était arrivé de repartir le lendemain sans avoir mangé la veille. Il devenait évident que l'orge était détournée et livrée à des brocanteurs, toujours postés aux abords du camp pour s'approprier à bon compte les résidus parfois énormes de la mouna. Le chef d'escorte fut averti de nos soupçons, il fit aussitôt exercer une active surveillance, et l'Arabe chargé de la distribution fut bientôt, en effet, surpris en flagrant délit de détournement. Des cris, des hurlements entendus la nuit dans le camp nous avertirent que le coupable était sous le bâton et recevait le juste châtement de son méfait.

Autour des animaux, à l'abri extérieur des tentes de l'escorte, dans les plis et les anfractuosités du terrain avoisinant, la bande des convoyeurs se gîte pêle-mêle et s'endort, la nuit, sous le ciel étoilé.

Deux petites tentes sont encore dressées derrière la salle à manger, à l'usage de la cuisine et de son personnel; et, pour ne rien omettre, un petit abri, agencé pour la satisfaction des besoins particuliers, est établi dans un lieu un peu écarté, opposé à la direction du vent. Telle est la disposition habituelle de notre camp. D'ordinaire, à notre arrivée, il est installé et tout prêt à nous recevoir. La place occupée par chacun de nous étant toujours la même, nous n'avons pas d'hésitation à nous y diriger. Le drapeau tricolore qui flotte au devant de la tente du ministre est le point de repère. Des hommes de service se tiennent prêts à prendre notre monture, dès que nous mettons pied à terre. Ils en auront soin jusqu'au lendemain, et nous la l'amèneront tout équipée, à l'heure du départ. Nous avons, dès lors, la libre disposition de notre temps, sans autre souci que celui de nous occuper de nos personnes.

Lorsque nous avons accompli l'étape d'une seule traite, sans autre halte que les quelques minutes que nous nous accordons toutes les heures pour dégourdir nos jambes, nous arrivons généralement entre onze heures et midi. La salle à manger est alors en état, le déjeuner est tout préparé et sans plus attendre, nous courons y faire honneur. Ensuite, nous consacrons à la sieste les instants les plus chauds de la journée. Après quoi nous cherchons à gagner l'heure du dîner par des occupations personnelles, des visites d'une tente à l'autre, des promenades solitaires ou par groupes, des excursions dans la campagne ou les villages voisins. Les jarrets les plus robustes ne craignent pas même de s'aventurer, avec leurs fusils, à la recherche d'un gibier le plus souvent imaginaire. Notre ami de Gasparry se distingue, entre tous, dans ce genre d'exercice. Grand, nerveux, implanté depuis longtemps sur le sol africain, ayant éprouvé le soleil sous toutes les latitudes, il se montre indomptable à la fatigue et d'une intrépidité à toute épreuve,

Si, au contraire, nous avons été obligés de couper notre route, ce qui est encore trop fréquent, il n'est guère moins de quatre heures quand nous atteignons le but. C'est qu'alors l'étape a été longue et la chaleur accablante. Nous arrivons perclus, recuits, exténués. Il faut une rare énergie pour ne pas donner au repos tout le temps qui nous sépare de l'heure où le clairon nous appellera à la table du dîner.

Oh! alors, vient le bon moment de la journée. Le signal est entendu et compris de tous; on est exact au rendez-vous. L'air est frais, la nuit tombe; deux coups de fusil saluent le drapeau qui va être abaissé. Commodément installés, largement servis, bien reposés des fatigues du jour, chacun, pour égayer la société, fournit le contingent de ses petits moyens, On cause, on jase, on chante, on récite, on péroré, on discute, et toujours joyeusement, toujours agréablement, souvent spirituellement. La soirée passe et s'envole. La raison, d'ordinaire, beaucoup plus que le désir, nous commande d'y mettre un terme,

Au matin, en effet, le jour paraît à peine que le camp se met en mouvement. Les chevaux hennissent au loin, devant leur picotin du départ, tandis que sous mon oreille, les cuisiniers s'agitent autour de leurs fourneaux. Davin, leur chef, les presse et les gourmande par tous les jurons de son répertoire. Et il est long et bien fourni, son répertoire ! Jurer, pour lui, est une nécessité, un besoin de nature qui semble particulièrement se faire sentir au réveil. Tous les jours, invariablement, je subis de mon lit son interminable kyrielle, empruntée successivement à toutes les langues qu'il possède. Français, espagnol, arabe, tout y passe, C'est un feu roulant. Et pendant qu'il jure et tempête, le remue-ménage et le bruit augmentent tout autour. Inutile d'attendre la sonnerie; l'heure est venue de mettre pied à terre. On se lève, on s'habille à la hâte, et bientôt nous

sommes tous de nouveau réunis devant la salle à manger où le café nous est servi. Bottés, cravachés, équipés à notre guise, nous assistons à l'enlèvement de nos tentes, au chargement des derniers mulets; nous prenons texte de la conversation de la veille pour commencer la causerie du jour; le corps est reposé, l'esprit dispos, l'air pur et frais du matin nous vivifie. C'est avant de monter en selle, un quart d'heure de la plus agréable flânerie.

En quittant Adjefait pour entreprendre notre seconde étape, la route s'engage d'abord dans une contrée riche et fertile. L'eau y abonde, les blés, les seigles et les orges y sont magnifiques. L'aisance se manifeste de toutes parts. Aux tentes et aux gourbis succèdent dans les douars de véritables constructions, à demi cachées dans le feuillage de grands arbres; la population y est dense; les enfants pullulent. De nombreux paysans se rendent aux champs, leur bêche sur l'épaule. Costume à part, c'est un joli paysage européen. Nos exclamations ne suffisent pas à rendre le plaisir que nous éprouvons à le contempler.

Mais bientôt, subitement en quelque sorte, inclinant plus au sud, vers les montagnes, le spectacle se transforme. Plus d'arbres, plus de cultures; les lauriers roses et les ricins du sentier ont même disparu; c'est la plaine nue et aride, avec ses tristes broussailles de jujubiers. L'horizon cependant n'est pas immense et désolant. Dans le lointain, des bouquets d'arbres isolés indiquent par places la présence d'habitants, de culture et d'eau courante.

La plupart de ces petites oasis n'abritent qu'une seule famille; mais l'une d'elles plus considérable, développée à la faveur d'un large torrent qui coule à ses côtés, renferme au milieu de sa verdure l'important village de Frouga. Le village occupe toute la largeur de l'oasis que nous mettons plus de vingt minutes à traverser. Ce sont d'abord de nombreuses maisons, agglomérées autour d'une mosquée et d'un emplacement destiné aux marchés, puis des habitations éparses et isolées au milieu de jardins clos de murs, de cactus, ou plus rarement de simples broussailles, L'architecture de ces constructions est des plus primitives: quatre murs en terre, réunis à angle droit; par-dessus, des branchages recouverts encore de terre; le tout constituant un cube parfait, percé d'une seule petite ouverture sur l'une de ses faces; tel est le réduit d'une famille. Les matériaux sont à la portée de tous, ils sont pris sous la main. On creuse le sol à l'endroit même où l'on veut élever l'édifice, et la terre retirée sert à élever les murs. Rien de plus simple, on le voit. Chaque maison conserve religieusement à côté d'elle le trou témoin de son origine. Pas plus qu'on n'a eu l'idée de le pratiquer un peu plus loin, pas plus il ne viendrait à l'esprit de personne qu'il put être bon de le combler.

La terre des jardins y semble d'une fertilité exceptionnelle. Deux ânes, traînant une petite charrue de bois, suffisent à l'ameublir. La femme supplée l'âne, au besoin; nous en avons eu des exemples sous les yeux. Pas de grandes cultures : de petits enclos, bien tenus, coquets et de grande production. Les arbres à fruits y prospèrent au-dessus des céréales dont ils ne gênent pas la venue; les oliviers y dominent; viennent ensuite le figuier, l'amandier, l'abricotier et le grenadier, La figue de Barbarie y foisonne. On y voit aussi, en assez grande abondance, la vigne cultivée en treille et soutenue par des roseaux. Fait assez inattendu en pays musulman, où l'usage aussi bien que la préparation du vin sont absolument interdits. Mais les producteurs, à ce qu'on assure, en font des raisins secs dont l'emploi est, en effet, très fréquent dans la préparation de leurs mets.

Au milieu de ces vergers, parmi ces arbres vigoureux qui en font l'ornement et la richesse, on chercherait vainement la présence d'un oranger. C'est d'autant plus surprenant que cette remarque ne s'applique pas seulement à l'oasis de Frouga; elle est beaucoup plus générale et s'étend du moins à toute la partie du Maroc que nous avons parcourue.

L'oranger n'existe guère que dans les domaines impériaux, ou aux abords des villes. Nous n'en avons pas rencontré un seul sur notre parcours de Mazagan à la ville de Maroc; nous n'en verrons pas davantage de Maroc jusqu'à Mogador. Et cependant c'est un fruit délicieux, fait tout exprès, semble-t-il, pour apaiser la soif dans ces contrées arides. Est-il nécessaire de se demander s'il est apprécié des indigènes ? Les jeunes femmes d'Adjefait nous l'ont assez prouvé. D'un autre côté, le climat est des plus favorables à son développement; le sol, d'une richesse merveilleuse, ne saurait mieux lui convenir. L'eau qui lui est nécessaire manque, il est vrai, en quelques points, mais sur d'autres elle ne fait pas défaut, et ici tout particulièrement, dans la vallée de l'Oued Tensift, elle est d'une extrême abondance. Quelle est donc la cause d'une telle proscription ?

L'orange n'est pas un fruit de longue et facile conservation. Elle doit être consommée dans les quelques jours qui suivent sa maturité. De ce fait et de l'extrême difficulté des communications, il en résulte qu'une production tant soit peu importante ne peut être recherchée que dans le voisinage de quelque centre de consommation. Là seulement elle est rémunératrice.

Mais de ce que la culture en grand de l'oranger est impossible, s'ensuit-il que l'arbre doive être absolument proscrit ? Comment n'est-il pas au moins représenté dans le verger ? C'est plus difficile à concevoir. Certes, les Arabes ne dédaignent pas les fruits. Partout invariablement, pourrait-on dire, autour de leurs douars prospèrent l'amandier, le figuier, l'abricotier. Pourquoi cette préférence à peu près exclusive ? C'est que les produits qu'ils en récoltent, secs ou charnus, mais alors susceptibles d'être desséchés, peuvent servir longtemps aux besoins de l'alimentation. C'est pour eux une ressource durable, une richesse précieuse à laquelle ils puiseront pendant de longs jours, tandis que l'orange, à peu près dépourvue d'éléments substantiels, uniquement recherchée pour la valeur de sa pulpe juteuse, ne pourrait jamais leur fournir qu'un aliment décevant et passager. Ce n'est pas pour un si mince profit, quelque plaisir momentané qu'il puisse en retirer, que l'Arabe mettra en oeuvre et ses soins et sa prévoyance. L'orange lui semble un produit inutile et superflu, un objet de luxe en quelque sorte, et il ne saurait lui venir à l'esprit de faire quelques sacrifices pour en procurer l'agrément et à lui-même et à sa famille. Toujours la même insouciance et la même incurable apathie.

De même que pour pénétrer dans Frouga, nous avons dû passer brusquement de l'aridité absolue à une prodigieuse fertilité, de même en sortant des chemins ombragés, nous retombons tout à coup dans le sable et les cailloux. Pas un brin d'herbe ne pousse au delà de la limite des derniers oliviers; tout est sec et poudreux. Il n'en est pas toujours ainsi, nous dit-on. L'année est exceptionnelle pour le manque de pluie, et il est certain qu'en bien des points la récolte est perdue. Dans les années humides, toute cette plaine inculte qu'il nous reste à parcourir se couvre, paraît-il, d'une herbe abondante, qui fournit d'excellents pâturages à de nombreux troupeaux. Nous avons le regret de n'avoir trouvé trace ni des uns ni des autres jusqu'aux approches de notre campement. Là seulement ont reparu quelques champs ensemencés.

L'habitation du caïd de Medjat, auprès de laquelle nos tentes sont dressées, représente une véritable forteresse ou tout au moins un manoir solidement fortifié. Elle est entourée d'une triple enceinte dont l'extérieure, haute de cinq mètres, est crénelée et flanquée de tours carrées; à l'intérieur s'élèvent de nombreuses constructions élégantes et même luxueuses, blanches, bien bâties, avec étages et donjons; elles abritent une population de deux à trois cents individus, parents ou serviteurs du caïd. À la sortie du village de Frouga, nous avons aperçu au sommet d'un mamelon une ceinture de murailles, au milieu desquelles se dressait une tour élevée. C'était un petit fort destiné, au besoin, à protéger les habitants de la contrée. Dans les attaques de tribu à

tribu, c'est là, en effet, que se retire la population pour s'y défendre. L'habitation du caïd de Medjat, avec une importance autrement sérieuse, doit avoir la même destination.

Ces moyens de protection, que nous rencontrons pour la première fois depuis notre entrée au Maroc, s'expliquent par la position même de ces contrées que nous parcourons aujourd'hui. Éloignés du gouvernement central qui réside d'ordinaire à Fez, ne pouvant attendre de lui ni appui ni secours, les chefs de tribu cherchent naturellement à se protéger eux-mêmes. Mais il arrive le plus souvent qu'ils tirent de cette situation privilégiée une force et un prestige qui les amènent à méconnaître l'autorité du Sultan. De là sur toutes les parties éloignées de l'Empire, ces révoltes permanentes, ces refus continuels d'impôts, qui entraînent le gouvernement à de longues et coûteuses expéditions, et consomment peu à peu la ruine du pays.

On n'a pas oublié que c'est dans le but de préparer une expédition de ce genre, que le Sultan est venu fixer sa résidence à la ville de Maroc. Les tribus qu'il va combattre appartiennent à la province du Sous, justement située non loin d'ici, de l'autre côté de l'Atlas. Quand il aura réussi à soumettre les rebelles, ce qui ne semble pas une tâche si aisée, il ne lui restera plus qu'à recommencer la même entreprise sur un autre point de son territoire.

CHAPITRE III

Encore le pays de la soif - Frais vallon et sources de Raz-el-Aïn - Un bain dans le torrent - Grande erreur d'appréciation sur les distances - Citerne dans le désert - Jeune gazelle au camp - Méthode employée pour relever le tracé de la route - Marches forcées.

À une très petite distance du camp de Medjat, les maigres cultures qui entouraient l'imposante kasbah du caïd disparaissaient complètement. Sur tout le parcours de notre troisième étape, l'aridité, la monotonie, la tristesse d'une plaine sans fin. C'est encore le pays de la soif. Des jujubiers sauvages, quelques rares sedums, c'est tout ce que produit ce sol ingrat, constitué par des cailloux agglomérés, assez désagrégé, toutefois à la surface, pour être difficile aux pieds des animaux.

À peine quelques tentes dans cette solitude. De loin en loin, un maigre troupeau de chèvres ou de brebis cherche, à travers les broussailles, une nourriture chimérique. Les jeunes chevreaux, les tendres agneaux, si nombreux en ce moment dans les troupeaux, font à la fois plaisir et pitié. Ils nous saluent au passage de leurs bêlements grêles et plaintifs.

Nous rencontrons sur la route un misérable chamelier, marchant comme endormi à côté de sa bête lourdement chargée. Un charmant petit chamelet, à peine venu au monde, mignon à croquer, suit sa maman avec un air de mélancolique résignation. Haut perché sur ses membres frêles, on dirait un œuf d'autruche posé sur quatre baguettes. On le regarde, on l'admire, on l'appelle; lui, reste insensible à nos amicales provocations, et, sans déranger son allure, passe indifférent à toute l'attention dont il est l'objet.

Après quatre heures de marche dans cette solitude nous découvrons un vert et frais vallon, profondément encaissé entre deux rangs de collines et au fond duquel coule un torrent d'eau limpide. Au point où nous l'atteignons, désigné sous le nom de Raz-el-Aïn-Chichaoua, le vallon est assez largement ouvert, des jardins plantés d'arbres et bien cultivés s'étagent en pentes légères sur ses deux flancs. Mais, à une petite distance, en aval, la vallée se resserre et sur les bords escarpés du torrent, s'élèvent plusieurs villages que leur construction calcaire laisse à peine distinguer de la roche qui les supporte. Au milieu des tristesses de la route, il nous eût semblé déraisonnable de rêver un si beau site pour notre campement.

Le soir venu, après la sieste de rigueur, nous descendons près du torrent qu'ombragent des oliviers et où se mirent les tamarins et les lauriers-roses en fleur. Son eau fraîche et transparente, son lit de sable et de cailloux nous invitent et nous séduisent. Le plus audacieux ou le plus sage de nous s'y plonge le premier; après que la société tout entière s'empresse de suivre son exemple. Jamais bain plus agréable ni plus opportun. Nous en sentons bientôt les effets bienfaisants, mais nous continuons longtemps encore à nous ébattre sous le choc du courant, à la joie et à l'ébahissement de quelques gamins, accourus des villages voisins pour assister à ce spectacle inaccoutumé parmi eux.

Circonstance singulière, ce volumineux torrent n'a fourni, jusqu'à Raz-el-Aïn, qu'un parcours de quelques centaines de mètres. On le voit naître brusquement du milieu des rochers, d'où jaillissent, on ne sait comment, des sources d'une extrême abondance. À leur sortie, elles forment un petit lac charmant, tout bordé de délicieux ombrages qui se continuent dans la vallée avec le fil de l'eau, Immédiatement au-dessus, au contraire, vers la montagne, toute trace de végétation a disparu; on n'aperçoit que la roche sèche et dépouillée.

C'est au point d'émergence de ces sources que le lendemain nous franchissons le vallon pour gagner les collines opposées et poursuivre notre route. Nous avons à effectuer d'abord une véritable escalade pour atteindre les sommets. Puis, après une course assez longue sur un plateau décharné, nous opérons une descente pénible à travers des gorges profondes et chaotiques. De ces pentes, nous apercevons en face de nous une chaîne assez élevée qui nous barre l'horizon. C'est un des contreforts de l'Atlas que la route plus septentrionale des N'zlas doit sans doute éviter.

Quoi qu'il en soit, sur les flancs qui nous regardent, les guides nous désignent déjà le point où sera établi notre campement. Il semble que nous n'ayons pour l'atteindre qu'une étroite vallée à traverser. Que nous faudra-t-il pour parcourir cette distance ? Trois quarts d'heure, une heure au plus. Quelques-uns disent une heure et demie ou deux heures; c'est évidemment là une exagération.

Allons, du courage ! Partis de très bonne heure ce matin, nous arriverons à temps pour ne pas trop souffrir de la chaleur qui s'annonce devoir être rude aujourd'hui.

On talonne les mules, on éperonne les chevaux, Ah bien, oui ! À mesure que nous avançons, le prétendu vallon devient une plaine démesurée. Nous marchons, nous marchons encore, sans que le lieu de campement devienne plus distinct à nos yeux. Il y a deux heures que nous avons fait nos supputations sur la durée du trajet, et les collines que nous avons laissées derrière nous sont encore plus proches que celles qui se dressent en avant. Les pays chauds ont le privilège de ces incroyables illusions d'optique. Et toujours, depuis que nous avons quitté les sources du torrent, à travers les collines comme dans la plaine, l'aridité et la désolation, les pierres et la roche. Pas un être humain, pas un être vivant.

Nous sommes accablés. Dès huit heures du matin la chaleur est sensible; à neuf heures elle est pénible, à dix heures elle devient insupportable. C'est à ce moment que, perdus dans cette immense arène que nous avons prise pour un étroit vallon, nous découvrons les murs d'une citerne. Nous pénétrons sous sa voûte, et au fond de ses degrés nous trouvons à peine vestige d'une eau croupie et boueuse. Tout autour, pas un brin d'herbe, pas le plus petit ombrage. L'air est étouffant, le siroco nous apporte des bouffées brûlantes; la soif nous dévore, mais il faut se garder de boire. Quelques gorgées de thé ou de café, quelques gouttes de cognac, c'est tout ce que nous pouvons nous permettre, et nous avons la sagesse de nous en contenter. Inutile de songer à nous arrêter ici. Même sous la tente une insolation serait à redouter, malgré la lassitude, malgré le soleil brillant, il nous faut continuer,

Au prix de souffrances réelles, nous accomplissons encore trois grandes heures de marche. Après avoir gravi les premières pentes de la chaîne que nous avons enfin réussi à atteindre, nous trouvons une source, suffisante sans excès, et quelques oliviers miraculeusement poussés au milieu des rochers. Des gourbis de l'aspect le plus misérable se montrent à côté. C'est le village d'Aïn-Tiazart. Nous arrivons littéralement exténués. La faim ne se fait plus sentir, mais il faut des efforts héroïques pour résister au désir de boire. La bouche est sèche, la gorge douloureuse; de petits dérangements intestinaux se manifestent. Ce n'est rien encore, mais quelques journées aussi

rudes que celle-ci ne tarderaient pas à nous épuiser, Nous ne sommes qu'au milieu d'avril, mais nous marchons sous le 31° degré de latitude; la saison est déjà trop avancée pour voyager dans ces parages.

Notre ménagerie, composée jusqu'à ce jour de la seule Blanche de Sidi-ben-Nour, s'augmente ici d'un nouveau sujet. On est venu offrir au ministre une jeune gazelle capturée dans les environs. La gazelle, on le sait, habite le désert, et rien, certes, ne représente mieux le désert que la contrée que nous venons de parcourir. C'est pourtant le seul animal que nous ayons rencontré. Nulle part on ne nous a signalé l'existence de fauves, et jamais ni traces ni cris ne nous ont révélé leur présence.

La difficulté était de faire vivre la chétive créature; on lui présente le sein d'une chèvre qu'elle s'empresse de téter avec toute l'ardeur d'une bête affamée, Il n'y avait plus qu'à lui assurer l'existence pour le reste du voyage; on fait l'acquisition de la mère nourricière. La jeune gazelle parcourt sa première étape dans une cage de bois placée sur le bât d'un mulet. Une couverture de laine jetée par-dessus la protège du soleil; on a réservé pour sa vue, sa distraction et son air, la partie antérieure de la cage tournée vers le couchant. Un homme à cheval la porte, en travers de sa selle, la chèvre nourrice, Le cavalier a eu soin de fixer quelques brins d'herbe à son turban, dans le double but peut-être de se préserver lui-même du soleil et d'avoir une nourriture à la disposition de l'animal.

Nous en avons fini heureusement avec la morne solitude et les désolants tableaux. À peine avons-nous quitter Aïn-Tiazart que le paysage devient frais et riant, une teinte verte répandue dans la campagne repose et réjouit la vue. Les genêts à fleurs blanches y abondent, et par places on rencontre déjà des tentatives de culture qui n'eussent demandé pour être belles que quelques ondées bienfaisantes. La contrée est accidentée, souvent pittoresque. Des habitations se montrent bientôt, de plus en plus nombreuses à mesure que nous avançons. Les villages succèdent aux villages; de l'eau presque partout; la population se presse sur notre passage; des femmes nous accueillent avec leurs cris de joie. On serait en pays riche si les pluies l'eussent voulu. Les propriétés sont closes de murs en pierres sèches; les jardins sont richement meublés; mais les céréales, qui occupent des étendues considérables, sont brûlées et desséchées sur pied. La misère fera place cette année à l'abondance qui règne d'ordinaire dans cette région,

Nous avons bien encore à souffrir des ardeurs du soleil et des effets brûlants du siroco; mais quand l'esprit est distrait et agréablement occupé, les fatigues physiques se supportent plus aisément. La marche de la colonne se ressent d'ailleurs de nos dispositions. Dans les tristes et monotones parcours, tout ressort se brise, toute énergie s'épuise. On s'abandonne insouciant au pas de sa monture, on va comme on peut, presque sans but et sans préoccupation, et, le plus souvent, des distances énormes nous séparent les uns des autres. Dans les trajets intéressants, au contraire, on a du plaisir à se trouver réunis, à échanger ses impressions. Volontiers on presse, on ralentit sa marche, pour se tenir à côté d'un camarade, lier conversation avec lui, et cheminer ensemble jusqu'à ce que le hasard ou quelque petit événement nous sépare et nous amène auprès d'un autre. Le temps passe ainsi agréablement, et l'étape en paraît d'autant plus raccourcie.

Un mois de vie commune a d'ailleurs fait naître parmi nous une agréable intimité; nous avons eu tout loisir de nous observer, de nous connaître et de nous apprécier. Avec des natures différentes, des aptitudes variées, nous en sommes arrivés, je crois bien, à avoir les uns pour les autres une estime réciproque, si ce n'est encore chez tous un sentiment de réelle sympathie. Dans tous les cas, nous vivons dans la plus heureuse harmonie, et nos relations offrent maintenant la facilité et

l'abandon qui leur avaient peut-être manqué dans la première partie de notre voyage. Nos petites causeries, surtout pendant la route, sont devenues tout à fait cordiales et familières.

Que nous courions en avant ou que nous traînions en arrière, il nous faut, tôt ou tard, ou perdre notre avance, ou rattraper notre retard, de façon à régulariser notre marche. Tout n'est pas livré à l'aventure, et il y a, pour l'ensemble du trajet, une mesure que nous devons observer un jour tout comme l'autre. Notre allure est donc plus réglée qu'il ne semblerait tout d'abord; on va comprendre de quelle manière le capitaine Martin, à qui nous devons déjà le plan configuré de la ville de Maroc, s'est donné la tâche de relever la route que nous parcourons, d'en déterminer les distances, et d'en fixer la direction. Il est évident qu'il n'est pas fait usage ici d'instruments de précision, difficiles à transporter et surtout longs à manier. Ces sortes de relevés, saisis pour ainsi dire au passage, ne sont qu'approximatifs, mais cependant d'une exactitude suffisante pour les besoins auxquels ils sont destinés.

Le procédé suivi par le capitaine Martin est des plus simples, et ne demande qu'une attention soutenue, quoique souvent difficile à observer. La position du soleil, ou, au besoin, une petite boussole en breloque, lui donnent la direction suivie. Pour la mesure des distances, c'est à son cheval qu'il la demande, Il sait qu'à un pas déterminé, sa bête parcourt en un laps de temps un certain nombre de kilomètres, Dès qu'il se met en mouvement, il consulte sa montre et en marque l'heure; dès qu'il s'arrête, sa montre de nouveau consultée lui indique la durée de sa marche qu'il inscrit encore sur son calepin. À chaque départ et à chaque arrêt, même observation, même constatation. L'étape terminée, il possède une petite série de temps de marche qu'il additionne et dont le total lui donne le nombre exact d'heures et de minutes pendant lesquelles son cheval est resté en activité, défalcation faite des temps d'arrêt. Il n'a plus qu'à multiplier ce nombre par les kilomètres, six je crois bien, que sa bête accomplit à l'heure, et il obtient la distance kilométrique parcourue du point de départ à celui d'arrivée. Toute la difficulté réside, ici, à maintenir l'animal dans une allure régulière. C'est un effort continu et absorbant, surtout quand on n'a pas une monture à souhait, mais avec du soin et de l'attention, on arrive ainsi, paraît-il, à obtenir une indication précise, à un ou deux kilomètres près, pour la marche d'une journée.

Il est bien un autre procédé que MM. les officiers emploient pour mesurer le chemin parcouru, mais je ne le donne pas comme offrant la garantie du précédent. La distance ne se mesure plus au kilomètre, mais au nombre de pipes consommées. Le capitaine Varigault, cet excellent cœur, toujours plein du souvenir de sa famille dont il avait pris goût à m'entretenir, usait souvent, en guise de plaisanterie, de ce mode d'appréciation. Voyant que ça m'amusait, il ne manquait pas, quand la route était rude surtout, de venir m'encourager et me faire prendre patience : « Allons, docteur du courage, plus que deux pipes encore, et nous y sommes. » Dans ces cas, on ne dédaigne aucune occasion de rire et de se distraire.

De Maroc jusqu'au dernier campement d'Aïn-Tiazart, nous avons franchi 119 kilomètres, répondant assez exactement aux évaluations faites avant le départ. Les nécessités de la route nous avaient imposé des étapes de 35 et même de 37 kilomètres, par des chemins difficiles et des plus fatigants. Les officiers en étaient prévenus d'avance, et s'ils avaient exigé de nous ces premiers efforts, c'était avec la pensée de nous offrir un ample dédommagement dans la seconde partie du trajet.

D'Aïn-Tiazart à Mogador ils ne comptaient, en effet, que soixante et quelques kilomètres qu'ils avaient divisés en quatre étapes dont la plus longue ne devait pas dépasser 20 kilomètres. C'était le paradis que nous entrevoyions; beaucoup d'agrément et peu de fatigue. Mais si ces messieurs

ont pu, tout à leur aise, tracer les étapes sur la carte, ils n'ont pas eu la liberté de les déterminer en route. C'est à M. Benchimol que le soin en a été confié; et sans tenir compte des plans arrêtés, sous prétexte de répondre au désir du ministre qui se montre pressé de retourner, il nous condamne à avaler bouchée double et à fournir encore aujourd'hui une route démesurément longue. Nous n'envoyons pas nos bénédictions à M. Benchimol, et dans nos mauvaises dispositions à son égard, nous l'accusons même d'agir moins dans les vues du ministre que dans un but personnel et intéressé. On fait remarquer que depuis le départ de Tanger le Samedi a toujours été un jour respecté, que nous avons quitté Maroc le dimanche, au lieu de la veille qui avait été primitivement désignée, et l'on présume enfin que tous ses efforts tendent à nous faire arriver à Mogador le vendredi, afin que notre censal, excellent homme d'ailleurs, puisse sanctifier le samedi, suivant les préceptes de sa religion.

Certes, nous sommes tous désireux de rentrer au plus vite, N'avons-nous pas des intérêts puissants, des liens affectueux qui nous réclament et nous attirent ? Mais pour un jour ou deux, faut-il épuiser toutes nos forces et risquer de compromettre notre santé ? Nous en sommes là cependant; la soif nous brûle, le soleil nous cuit, le siroco nous énerve; et c'est dans de telles conditions que nous devons encore voyager jusqu'à une heure assez avancée du jour, pour ne trouver au camp qu'un abri insuffisant et un repos précaire, sous des tentes échauffées comme des fournaises.

CHAPITRE IV

Le marabout de Si-Abdallah - Grande affluence d'Arabes à l'occasion de la fête du saint - Membres de la mission lapidés par la foule - Arrestation des coupables - Fin de l'incident - L'arganier et ses forêts - Approches de la mer - Deux officiers du Desaix venus à notre rencontre.

Le parcours de cette longue distance, qu'un programme rigoureux a imposé à nos forces, nous a conduits des puits de Tiazart à Souk-Tléta-el-Hocein, point de raccordement des deux routes qui conduisent de Maroc à Mogador : la route habituelle des caravanes et celle que nous venons de parcourir. On ne peut s'empêcher, une fois l'effort accompli, d'éprouver quelque satisfaction à sentir en arrière et désormais franchis ces espaces jusque-là délaissés, trop souvent brûlés et désolés, où nous allions, un peu à l'aventure, et dont nous nous sommes tirés à notre honneur, quoique au prix de réelles fatigues.

Nous campons sur un plateau assez élevé, au pied d'un monticule sur la pente duquel s'élève un important marabout. C'est la koubba de Si-Abdallah-ben-Ouasmin, dont le blanc édifice domine au loin une grande partie de l'horizon. Cette koubba est à la fois un centre de réunion pour des marchés hebdomadaires et un lieu de pèlerinage pour les fidèles musulmans.

À notre arrivée au camp, une foule énorme couvre le mamelon, jusqu'à la limite où nos tentes sont dressées. Ce n'est pas jour de marché, mais ce qui est mieux, on célèbre la fête du saint qui repose sous la coupole de la koubba. Des prédicateurs fanatiques ne manqueront pas de se faire entendre à cette occasion, aussi l'affluence est-elle considérable; de trois à quatre mille personnes y sont rassemblées. Ce flot de population s'étire sous nos yeux, et, du point où nous sommes, nous l'apercevons dans toute son immense étendue. C'est l'aspect et l'animation d'un champ de foire. La plupart s'agitent et se pressent dans un confus pêle-mêle ; d'autres, plus nonchalants ou plus recueillis, se tiennent en grandes lignes, accroupis à l'ombre des murs de la koubba. Le bruit des crincrins et des tambourins, dominant le murmure de la foule, nous apporte le lointain souvenir d'une fête de banlieue.

Au début de notre voyage, impatients de curiosité, avides d'impressions nouvelles, notre première pensée et notre premier soin eussent été de courir nous mêler à cette cohue, trop heureux d'avoir une semblable occasion d'en observer le caractère, les moeurs et les coutumes. Plus rassis aujourd'hui, un peu blasés même sur ces sortes de réunions, nous prenons conseil de nos forces et nous préférons consacrer les premières heures de notre entrée au camp, à combattre notre extrême lassitude et apaiser notre soif immodérée.

Ce n'est pas chose aisée. Les tentes, ai-je dit, seul abri que nous possédions, sont des f'ours surchauffés, l'eau qu'on nous présente semble visqueuse, tant elle est chaude: le vin et notre approvisionnement d'eaux minérales sont au degré de la température ambiante. Et cependant tout le monde veut boire, et boire frais. Le besoin rend industriel, on l'a souvent observé ; aussi

s'avise-t-on d'un moyen dont les résultats sont merveilleux. On entoure le vase, une bouteille, par exemple, dont on veut rafraîchir le contenu, d'une serviette fortement trempée, au préalable, dans de l'eau ordinaire. On suspend ce vase ainsi empaqueté à l'extérieur de la tente, en plein soleil. Peu à peu l'eau qui mouille la serviette s'évapore, et cette évaporation amène un refroidissement très sensible du vase et du liquide qu'il renferme. Plus il y a de vent, plus l'évaporation est active, et plus aussi la réfrigération se fait vite. C'est ainsi qu'on peut transformer les chaudes bouffées du siroco en haleines rafraîchissantes.

Ce n'est pas tout de boire, il faut surtout ne pas en abuser. Là est l'écueil, bien difficile à éviter dans l'état où nous sommes. Quand le désir est si pressant, il faut pour résister à la tentation une bien rare énergie. Quelques-uns de nos camarades sont loin de la posséder; nous devons leur arracher des mains les verres qu'ils tiennent prêts à avaler. Le peintre Mousset, doté d'un agréable et honnête embonpoint, se signale entre tous par sa soif immodérée et ses extravagantes libations. Il essaye successivement, coup sur coup, de tous les liquides; les bouteilles ne rafraîchissent pas assez vite à son gré, il invente de nouveaux procédés réfrigérants. Rien ne peut le calmer ni le satisfaire: il est trempé comme une éponge, suinte par tous les pores, et volontiers il donnerait en ce moment ses plus charmants croquis pour un kilo de glace. Il faut avoir éprouvé de pareilles souffrances pour les concevoir.

Peu à peu, cependant, la soif s'apaise, le corps se répare, la fibre se remonte, mais la chaleur reste accablante. Il ne faut rien moins que l'ardeur impatiente et juvénile de notre ami Schlumberger pour l'entraîner à nous fausser compagnie et courir écouter de plus près les tam-tams de la foire. Il contempera une fois de plus les petites boutiques des marchands de fruits et de gâteaux, ces auxiliaires obligés de toute fête publique, fut-elle religieuse; peut-être son humeur fantaisiste le pousse-t-elle à la recherche de quelque intéressante nouveauté, dont il se promet la primeur; peut-être encore espère-t-il découvrir, parmi les nombreux pèlerins, quelque convulsionnaire inspiré, exaltant la gloire d'Allah et de son prophète au milieu d'un cercle de fidèles.

Toujours est-il que notre jeune compagnon s'aventure dans la foule, accompagné de M. Pincherlé, ce négociant virtuose rencontré à Maroc. M. Pincherlé possède quelque connaissance de la langue arabe et peut ainsi nous rendre quelques services. Il a saisi l'occasion qui s'offrait à lui et s'est fait le cicérone de notre ami. Il est vrai que son talent musical nous avait peu servi. Dès la première étape, son malheureux violoncelle, échoué sous le pas d'une mule, avait été réduit en paquet d'allumettes.

Le départ du couple intrépide s'était effectué à notre insu, tandis que nous reposions encore tranquillement sous la tente commune. Tout à coup, une rumeur se produit, un mouvement se manifeste, Notre torpeur s'éveille à ce bruit inusité. Schlumberger, courant, haletant, suffoqué, se précipite vers nous; ses traits sont bouleversés, Pincherlé le suit de près, non moins émotionné, plus déprimé encore. Que se passe-t-il ? « Nous sommes lapidés, nous sommes lapidés ! » s'écrient-ils. Des pierres, en effet, ont été lancées contre nos camarades. Schlumberger, en opérant une retraite prudente, les a vues rouler autour de lui ; Pincherlé, moins heureux, en a reçu les atteintes sur diverses parties du corps; son nègre, frappé à la tête, en porte une blessure profonde. La cause de l'agression était insignifiante, inexplicable : un mulet caressé sur la croupe, quelques paroles échangées, imprudentes peut-être dans ce milieu surexcité par ses pratiques religieuses.

L'émoi s'empare de tout le camp. Est-ce un simple incident ? N'est-ce pas le signal d'une attaque générale contre des étrangers, des chrétiens, des infidèles détestés et gênants ? L'escorte,

prévenue, monte précipitamment à cheval, et se lance à fond de train vers le théâtre de l'événement. À son approche, le désarroi se met dans la foule; les femmes et les enfants s'enfuient à toutes jambes dans les différentes directions; beaucoup d'hommes suivent leur exemple; l'assemblée se désagrège comme par enchantement.

Cependant les cavaliers se sont emparés des auteurs présumés de l'attentat. Ils les ramènent au camp, liés ensemble, les mains attachées derrière le dos. On les fait mettre à genoux en attendant qu'on décide de leur sort. Que faire de ces quatre malheureux ? Il est certain que, dans leur posture actuelle, ils n'ont rien moins qu'une mine rassurante. Placés sous un soleil ardent, la tête nue et rasée, la face vultueuse, inondée de sueur, les yeux hors de l'orbite, les vêtements en désordre, tout en eux respire le dépit, la haine ou la rage, plutôt qu'un sentiment de repentir et de regret. Leur châtiment est entre les mains du ministre. Il n'a qu'à prononcer ; sa sentence, quelle qu'elle soit, sera exécutée, ce n'est pas douteux. Mais M. Ordega, porté par nature à la commisération, ne demande qu'un prétexte pour se soustraire à un acte de sévérité. Ce prétexte ne tarde pas à s'offrir à lui.

L'alerte donnée, une douzaine de caïds chefs de tribu ou de personnages notables se sont empressés d'accourir au camp. Ils viennent répudier l'acte dont quelques individus seuls, disent-ils, se sont rendus coupables; ils assurent le ministre des intentions pacifiques de la population, et répondent, sur leur tête, que rien désormais ne serait tenté contre aucun de nous. Ils présentent leurs excuses les plus humbles, témoignent de leurs regrets les plus sincères, et finalement implorent la grâce des égarés, en immolant, suivant l'usage, un mouton sous nos yeux.

M. Ordega leur répond par le langage net et ferme qui convenait à la circonstance. Puis, reconnaissant qu'il n'y avait en réalité rien d'hostile contre nous dans les dispositions générales; que notre sécurité n'était ni compromise, ni menacée; que l'agression dont nos camarades avaient été l'objet n'était qu'un fait isolé, un accident comme il peut s'en produire partout, dans les foules, le ministre, cédant aux instantes supplications des chefs, leur accorde la grâce entière des coupables qui sont aussitôt remis en liberté.

Quelle autre solution donner à cet incident regrettable ? Il eut été difficile d'en trouver de plus sage. La tranquillité renaît aussitôt dans le camp ; l'effarement de la population se dissipe; le marché reprend peu à peu sa physionomie normale ; l'ordre est partout rétabli, et bientôt, sans crainte d'être molestés, nous pouvons à notre tour aller nous mêler à la foule des Arabes, où notre présence n'a d'autre effet que de provoquer une curiosité bien naturelle et bien légitime.

La soirée se passe dans le calme le plus parfait. L'événement du jour, n'ayant pas eu de conséquences fâcheuses, y ajoute même un charme particulier; et le lendemain matin, nous poursuivons notre marche comme à l'habitude, avec un épisode de plus à l'actif de notre voyage.

À partir d'El-Hocein, la route prend décidément un aspect agréable, C'est une série de collines boisées et de vallons riants. La population y est dense, les troupeaux nombreux, et de tous côtés se montrent au loin les dômes blancs des marabouts.

Ce qui donne une physionomie particulière au paysage, c'est la présence d'un arbre dont nous avons déjà vu la veille quelques spécimens, et que nous trouvons ici en production considérable. Cet arbre est l'arganier. Il est susceptible de tous les développements, depuis l'état de simple buisson épineux, jusqu'à celui d'arbre énorme, au tronc colossal, quoique encore bas et court, à la cime gigantesque et touffue. L'écorce de ses branches, comme celle des jeunes sujets, semble faite d'écaillés régulières et rappelle la peau des grands reptiles. Pour la forme et la couleur, son fruit ressemble à une grosse olive, à un gros gland sans cupule. Ce fruit, ou noix d'argan, fournit

une huile estimée qui fait l'objet d'un important commerce d'exportation, dont la contrée tire une grande richesse.

Plus rare d'abord au début de la route où les genêts occupent encore d'assez grandes étendues, l'arganier couvre bientôt les collines, pour envahir ensuite tout l'espace que nous avons sous les yeux. Il constitue d'immenses forêts montagneuses dont nous avons à parcourir les gorges et franchir les défilés.

L'ombre des bois, quelques bouffées de vent frais qui nous arrivent par instants, annoncent l'approche de la mer et nous disent sûrement que nous avons quitté les parages brûlants de l'intérieur. Ces douces sensations raniment le courage. Poursuivons-nous aujourd'hui jusqu'à Mogador ? On se le demande, on se tâte; volontiers on le voudrait. Tout dépend cependant de la distance qu'il nous reste à parcourir. Les renseignements à ce sujet sont, comme toujours, des moins précis et des plus contradictoires; il en résulte toutefois qu'il s'agit encore de plusieurs heures de marche. Tout bien mesuré, nous ne nous sentons pas de force à fournir une si longue route, et, d'un commun accord, nous prenons la résolution de camper une dernière fois.

Un délicieux plateau nous offre un lieu propice. Il domine l'horizon du côté du couchant. La brise le caresse agréablement et nous apporte le sourd murmure de la mer. Il nous semble distinguer la ligne bleutée de ses eaux. Nous passerons là une tranquille et douce journée. Plus de soucis, plus de préoccupations ! Demain, sans fatigue et sans effort, nous arriverons au terme du voyage. La rigueur de la saison nous l'a rendu pénible; des symptômes de maladie commencent à se manifester; il était temps de gagner des rives hospitalières.

Le *Desaix*, l'avisé chargé de nous ramener, est depuis quelques jours en rade de Mogador. Le commandant, prévenu la nuit dernière de notre prochaine arrivée, a autorisé deux de ses officiers à venir à notre rencontre. Ils sont doublement les bienvenus, car ils nous apportent des lettres de Tanger. Les nouvelles sont bonnes, mais notre désir de retour n'en est que plus vivement allumé. Enfoncés dans l'intérieur, on vit, en quelque sorte, dans l'ombre et dans la nuit; l'esprit se resserre, les souvenirs s'émeussent. À la longue, l'oubli et l'indifférence doivent étouffer tout autre sentiment. Nous n'avons pas absolument échappé à cette action déprimante du milieu et du climat. Mais le paysage nouveau, la température plus douce, le voisinage de la mer, les nouvelles reçues, la vue des officiers, ont vite raison de notre engourdissement passager. Tout aussitôt, l'esprit se dilate, la pensée s'éclaire, l'idée se manifeste, les sentiments s'éveillent; on se sent revivre à ces premières impressions, et l'on appelle de tous ses vœux le moment prochain qui doit nous rendre à nos chères habitudes et à nos douces affections.

La soirée se ressent de nos heureuses dispositions; nous nous abandonnons à une joie exubérante. Nos hôtes, les deux officiers de marine, ont dû être satisfaits de notre accueil, s'ils n'en ont pas été scandalisés. Pendant et après le dîner, où nous n'avions plus à ménager nos provisions, chacun s'évertue à fournir le meilleur de son cru pour égayer la société. On réédite tous les bons mots, toutes les calembredaines, toutes les farces qui nous avaient souvent amusés. Ce sont des monologues comiques, des histoires pouffantes, des strophes insensées, des chansons de tout genre; puis, à la demande générale, nous entendons une dernière fois le curieux morceau littéraire où tous les noms propres de la Grèce ancienne sont rapprochés avec un sens plaisant : " Je m'étais Borée d'Homère Encelade, peu s'en fallait que j'Eurotas... " Il y en a comme ça pendant un quart d'heure. Le morceau est fait avec esprit, drôle d'un bout à l'autre, sans trivialité. On rapporte qu'il a été composé par des officiers, lors de nos premières expéditions en Algérie. Le duc d'Aumale n'aurait pas dédaigné d'y apporter sa collaboration,

A ces joyeuses réunions il n'y a qu'un écueil, toujours le même. C'est que le temps passe vite, et qu'on oublie trop aisément l'heure de la retraite.

CHAPITRE V

Dernière journée de marche en caravane - Brusque et saisissante apparition de Mogador - Les dunes, la mer et la ville - Marche à travers les sables - Rencontre du pacha et de son escorte - Exercices et fantasias - Enthousiaste réception - Généreuse hospitalité - Description de Mogador - Nos fonctionnaires à l'étranger.

Pour la dernière fois nous assistons à la levée du camp. Le plateau de Sidi-Zeid est bientôt débarrassé des tentes et de tout le matériel. Nous voilà décidément en route pour Mogador.

Une bande de brume, élevée au-dessus de la mer, nous en masque la vue, mais nous en sentons les fraîches émanations. L'arganier se montre de plus en plus rare. Des pins rabougris, des lentisques, des genêts et des palmiers nains poussent sur un sol rocailleux. Après deux heures de marche au milieu de cette maigre végétation, celle-ci disparaît à son tour, étouffée sous des couches de sable. Tout à coup, un escarpement se dresse devant nous et semble nous barrer le passage. Au prix d'un vigoureux élan, nos bêtes l'escaladent, et en un instant atteignent le sommet. C'est alors un saisissement, un cri général de surprise et d'admiration. À nos pieds, une mer de sable jaune et fin s'incline et se déroule à l'infini avec des ondulations de moire; au loin, bien au loin, l'Océan, la mer bleue dont l'immensité va se perdre dans le ciel; un petit liséré d'écume serpente sur ses bords et en dessine les contours; entre l'azur de l'eau et les sables de la plage, comme un lys échoué, un point blanc, nacré, éblouissant sous les feux du soleil; c'est Mogador. À ses côtés, un étroit îlot, parallèle au rivage, marque d'une seule tache verte l'ensemble de ce clair et lumineux tableau.

Nous avons mis pied à terre. Longtemps nous restons absorbés dans la contemplation de ce spectacle saisissant et grandiose. Nous sommes éblouis, fascinés. Il faut tout un effort pour nous en arracher.

Ce que nous avons pris d'abord pour de molles et douces ondulations, sont de véritables montagnes de sable ou, tout au moins, d'imposantes collines. Nous passons de la descente vertigineuse à l'escalade à pic. La ville disparaît et se montre tour à tour. Quelle marche pénible au travers de ces dunes! Les chevaux enfoncent jusqu'aux genoux; le sable, déplacé par le vent, nous aveugle; nous en avalons par gorgées; la route que nous traçons s'efface aussitôt derrière nous.

Masqué jusqu'ici par les accidents du terrain, un groupe de cavaliers et de fantassins sorti de la ville s'est porté à notre rencontre. Il nous apparaît tout à coup, dans un pli de la dune. C'est le pacha et sa nombreuse escorte. Les costumes blancs, les selles éclatantes et bariolées des cavaliers, leurs burnous bleus ou rouges, les armes étincelantes, tout cet ensemble ruisselant de couleur et de lumière, jailli subitement des profondeurs du sable, est d'un effet éblouissant.

À notre approche, le groupe s'arrête. Les hommes se rangent en ligne. Le pacha se détache, et, suivi de quelques chefs, se porte majestueusement au-devant du ministre. À ce moment, aperçus à travers une échancrure des collines, les minarets blancs de la ville se profilent sur le ciel bleu. La scène emprunte au site étrange où elle se produit un caractère particulier de grandeur et de

solennité. On ne peut se défendre d'une émotion profonde et indéfinissable. La fibre patriotique en est excitée. N'est-ce pas au prestige de la France que nous devons cette touchante manifestation ?

Avec cette nouvelle et brillante escorte, notre marche au milieu des sables est superbe. De la ville et des bateaux d'où l'on guette notre approche, le coup d'oeil doit être splendide. De distance en distance, les fantassins s'arrêtent, font cercle autour de leurs chefs, et au commandement exécutent un feu de peloton. Le coup parti, ils se précipitent en avant, rechargent leur arme en courant, pour recommencer plus loin le même exercice. Quelques-uns sont munis de très élégantes carabines, auxquelles en passant nous envoyons un regard d'envie.

Les collines de sable succèdent aux collines de sable, décroissant peu à peu de puissance et d'élévation. Le vent les effleure et les ride légèrement. Ce sont plutôt des pyramides irrégulières aux arêtes vives, que des mamelons arrondis; on voit glisser sur leur surface plane le petit nuage de poussière que la brise soulève et déplace.

Les dernières dunes sont enfin franchies. Nous abordons une grève immense, plate, unie, à peine inclinée vers la mer. Le sol a pris de la consistance, les animaux n'enfoncent plus dans le sable. La ville se montre distinctement; les lignes de son enceinte, avec son élégante et régulière crénelure, se dessinent avec netteté; de nombreux pavillons flottent au-dessus des terrasses. À ce moment, un navire que nous avons déjà aperçu à l'horizon s'apprête à rentrer en rade; on voit la pointe de ses mâts défiler derrière les minarets. Coïncidence singulière : c'est l'avis parti de Tanger, qui apporte la mission espagnole. Le canon qui nous accueille salue en même temps l'arrivée du bateau.

En effet, les bastions se sont mis en branle, et semblent ne compter ni ménager leurs coups. Le *Desaix*, à son tour, lâche ses bordées en notre honneur. Le malheureux bateau se signale entre tous dans le port par son balancement désordonné, présage du roulis qui nous attend bientôt.

En même temps, les cavaliers, profilant du terrain propice, se mettent en devoir d'exécuter leurs fantasias. Il faut à tout instant nous arrêter pour admirer leurs jeux et voir passer leur course vertigineuse. Notre marche en est sensiblement ralentie. Nous avons déjà mis une heure et demie à descendre du sommet des dunes, qui d'ailleurs s'étendent à perte de vue, à droite et à gauche, le long du rivage,

Les abords de la ville sont couverts de soldats et de curieux. Les troupes font la haie pour nous ménager un passage. Le chancelier du consulat français, en tenue officielle, arrive au-devant de nous. Il est entouré de quelques Européens, fonctionnaires ou négociants, et suivi d'une nombreuse députation de Juifs, reconnaissables à leur costume sombre, à leur fichu de cotonnade bleue à pois blancs qui recouvre leur tête et encadre leur visage; ils n'ont pas voulu, cette fois encore, laisser échapper l'occasion de manifester en notre faveur.

À mesure que nous avançons, la foule se referme derrière nous. Notre suite grossit démesurément. L'enthousiasme est immense; les femmes, à notre passage, poussent leurs cris de joie bien connus. Deux fifres s'essoufflent vainement, nous entendons à peine leur son. Le bastion qui commande l'entrée continue à faire rage, nous en sommes étourdis. Les créneaux, les terrasses qui dominent, regorgent de monde; on se presse, on se bouscule; nous sommes débordés, envahis.

C'est au prix des plus grands efforts que nous parvenons à franchir la porte des remparts, pour en trouver aussitôt une seconde où les mêmes difficultés de passage se représentent. Celle-ci

débouche dans une large rue qui rappelle aussi bien l'Europe que le Maroc. Les maisons qui la bordent sont hautes et bien construites; on ne voit que balcons et miradors, tout garnis de curieux. De belles Juives s'y montrent en brillantes toilettes. La plus petite ouverture est occupée, le plus étroit recoin d'où l'on peut lancer un regard est utilisé. Tout le monde est en mouvement; la ville entière est en fête.

Le cortège se dirige vers l'habitation du consul français. C'est là que le pacha prend congé du ministre. M. Ordega, avec son secrétaire de la Boulinière et le commandant de Breuilhe, restent auprès de notre représentant qui s'est réservé l'honneur de leur offrir l'hospitalité. De notre côté, nous sommes dirigés sur une autre maison de la ville où tout a été disposé, par ordre du gouverneur, pour une large et généreuse réception.

Les appartements mis à notre disposition sont frais et confortables, aménagés avec le plus grand luxe. La vue en fait du bien. Les pièces, au premier étage, donnent sur une galerie qui règne autour d'une cour carrée. La maison tout entière est à notre usage. Le propriétaire, qui l'a cédée pour la circonstance, veille de sa personne à ce que nos moindres désirs reçoivent satisfaction.

Une splendide table est dressée dans une spacieuse salle à manger. Nous n'avons qu'à y prendre place pour être servis. Des buffets sont garnis à profusion de tout ce que peuvent réclamer les plus impérieuses exigences de la soif. Il y en a pour tous les goûts. Les meilleurs crus de Bordeaux et de Bourgogne y sont représentés; le champagne y abonde à côté des vins de Ténériffe; on y voit la gamme entière des liqueurs connues, depuis la plus apéritive jusqu'à la plus digestive. Le service de la table n'est pas moins plantureux, ni moins recherché; c'est une abondance folle, une prodigalité insensée. À moitié repas, nous nous déclarons satisfaits et demandons grâce pour une demi-douzaine de plats qui restent encore à présenter.

Afin de nous faire dignement les honneurs jusqu'au bout, le café est servi dans une pièce voisine, un magnifique salon somptueusement meublé. Certains jugent ce déplacement inopportun et hésitent à l'opérer; bien assis sur leur siège, ils eussent mieux aimer n'avoir pas à le quitter, On argumente, on discute à ce sujet, et finalement on adopte cette sage motion: " qu'il faut se livrer sans réserve à l'enthousiasme des populations ". Nous nous y livrons.

Le café fume encore dans nos tasses que le maître de maison vient nous demander la faveur de nous présenter trois de ses nièces. Plus de protestations, cette fois. On introduit aussitôt nos visiteuses, trois jeunes Juives, charmantes et gentilles, que la curiosité entraîne sans doute, et qui certainement ont voulu avoir sur leurs amies le privilège de nous voir de plus près. Leur présence est pour nous une heureuse distraction. À l'aide de l'espagnol qu'elles possèdent parfaitement et que certains de nous savent assez bien, nous pouvons entretenir la conversation et nous procurer ainsi un passe-temps aussi agréable qu'inattendu. Les trois jeunes filles portent l'élégant costume des Juives marocaines, tout étincelant de soie et d'or. Espérons, dans l'intérêt des voyageurs de l'avenir, que le progrès de la civilisation ne viendra pas leur inspirer le goût des modes européennes, et que les Juives de Mogador sauront conserver, avec leur riche et gracieuse parure, toute leur attrayante originalité.

Il est possible que l'étranger qui débarque directement de Londres ou de Paris n'éprouve pas de la ville l'impression que nous en avons reçue. Pour nous, venus de l'intérieur, cette impression a été certainement des plus agréables. Avec son cachet bien oriental, Mogador, je l'ai déjà dit, présente encore quelques aspects d'une cité d'Europe. Ce n'est plus ce réseau inextricable de ruelles sombres et étroites que nous avons à Maroc; ce ne sont plus ces voies décharnées, sales et poudreuses, ni ces maisons de terre à l'aspect de vieilles ruines. Nous trouvons ici de véritables

maisons, hautes, solides et bien bâties; des rues droites, régulières, assez bien pavées, suffisamment propres, souvent étroites sans doute, mais présentant parfois aussi un assez large développement. Toutes ces rues se coupent symétriquement à angle droit, ce qui achève de donner à la ville un caractère moderne, et fournit l'indice de sa récente et rapide création.

Mogador, en arabe " Souïra " (petit rempart), ne remonte pas en effet au delà de la fin du siècle dernier. Le sultan Sidi Mohammed, ne pouvant venir à bout des tribus du Sous, déjà à cette époque insoumises et belliqueuses, trouva un moyen ingénieux de les réduire ou du moins de rendre leur indépendance moins préjudiciable aux intérêts du trésor impérial. Le port d'Agadir, situé au sud de l'Atlas, et placé sur le territoire des rebelles, fournissait à ceux-ci les bénéfices et les ressources de son important commerce. Sidi Mohammed résolut de leur arracher ces précieux avantages. Pour cela, il conçut le projet de créer un peu plus au nord, sur la côte, une ville nouvelle, destinée à combattre la prépondérance d'Agadir et bientôt même à la détrôner définitivement. De là l'origine de Mogador. La ville fut construite en dix années (1770), sur les plans d'un architecte français au service du Sultan. Le noyau de ses habitants fut constitué au moyen de fractions berbères, transportées d'Agadir et de ses environs par ordre du souverain,

Mogador a depuis longtemps éclipsé sa rivale. Elle possède aujourd'hui une population d'environ vingt mille âmes. Sa prospérité est grande, son commerce considérable, et c'est par son port, devenu un des plus importants du Maroc, que se fait la plus grande partie des échanges entre les produits du pays et les marchandises de l'étranger. Son importance ne nous avait pas échappé lorsqu'en 1844, à l'occasion de nos affaires d'Algérie, la flotte française fut envoyée devant Mogador, et la ville occupée après un simulacre de bombardement,

On jouit à Mogador d'un climat d'une douceur exceptionnelle. L'hiver y est inconnu, cela va sans dire, et les chaleurs de l'été s'y font à peine sentir. C'est le climat des Iles sur un point de la côte d'Afrique; aussi l'a-t-on recommandé et vanté comme un séjour favorable aux phtisiques. Cette opinion me semble peu justifiée. La pureté de l'atmosphère est pour le moins aussi indispensable aux malades de cette sorte qu'une température douce et constante. Que trouveraient-ils ici, au contraire ? Un air le plus souvent chargé de particules de sable que les vents continuels soulèvent et promènent de toute part.

Suivant la disposition habituelle des cités musulmanes, Mogador se divise en trois parties: la Médina, ville arabe proprement dite; le Mellah, quartier juif, et la Kasbah, comprenant la résidence du pacha ou gouverneur, et de plus ici des habitations occupées par les consuls et les résidents européens. Mais ces divisions n'y sont pas aussi nettement délimitées qu'elles le sont à Maroc par exemple. Il en est d'ailleurs ainsi dans la plupart des villes du littoral, où la présence de l'étranger a déjà fait sentir son influence civilisatrice.

Nous ne pouvons malheureusement juger par nous-mêmes de l'activité commerciale de la ville. Nous sommes au samedi, jour consacré au repos par les Israélites, La plupart des boutiques sont fermées, toutes les affaires importantes suspendues. Les rues si pleines d'animation à notre arrivée le matin, maintenant que nous les parcourons en visiteurs, sont à peu près désertes. Les places, les endroits habituels de réunion sont absolument vides. L'intérêt de notre promenade en est d'autant plus vite épuisé. Devant la porte de notre habitation nous retrouvons l'orchestre de cinq musiciens que nous y avons découvert à la sortie. Accroupis en ligne sur un banc de pierre, immuables dans leur posture, avec une nonchalance souveraine, ils poursuivent, au son des fifres et des tambourins, leur interminable mélopée. Engagés pour la durée de notre séjour, ils ne

failliront pas à leur devoir, et nous sommes assurés d'entendre encore leur sérénade bien avant dans la nuit.

Une circonstance m'a privé du plaisir de passer dans notre hospitalier logis la joyeuse soirée que, dès le déjeuner, nous nous étions promise. Un mot bien inattendu de notre consul, M. X... m'apporte au dernier moment une invitation à dîner. C'est à l'instigation de M. Ordega qu'elle m'est adressée; impossible de m'y soustraire. Après avoir donné quelques instants au regret de me séparer de mes camarades, j'éprouve bientôt la très réelle satisfaction de me trouver en charmante et parfaite compagnie, dans une famille honorable et distinguée.

Mogador n'offre à l'étranger et à l'européen aucune espèce de distraction, et lorsqu'on est condamné à y fixer sa résidence, les seuls agréments qu'on puisse s'y procurer consistent dans le confortable et le bien-être de la vie intérieure. M. X..., marié à une femme intelligente et affable, n'avait rien à désirer sous ce rapport. Mais, souffreteux, maladif, à peine remis d'une attaque de rhumatisme, il s'était laissé envahir par la nostalgie et songeait sérieusement à quitter la carrière diplomatique. Madame X... accablée elle-même par un deuil cruel et récent, la perte d'un enfant, encourageait de son mieux les dispositions de son mari, et envisageait déjà avec une visible satisfaction leur retour prochain à Paris. Il y avait chez eux tous les symptômes d'une défaillance morale très accusée.

Sans avoir toujours des causes aussi réelles, cet état d'esprit est plus fréquent qu'on ne saurait le croire parmi nos fonctionnaires expatriés. Condamnés à l'éloignement, à l'oubli, à l'abandon, dans des contrées à peine visitées; isolés au milieu d'une population dont ils ignorent le plus souvent la langue; trouvant à peine les ressources nécessaires à l'existence; menant une vie oisive, sans stimulant et sans but; privés de contact, d'appui et d'affection, on conçoit sans peine qu'ils arrivent bientôt à l'ennui, à la solitude et au découragement. J'en ai constaté de nombreux exemples.

L'accueil que nous avons reçu de M. et madame X., ne s'est nullement senti de leur mélancolique disposition, Il n'a été ni moins gracieux, ni moins cordial, ni moins empressé. L'heure était déjà bien avancée, quand un mokhazni du consulat, muni ni d'une énorme lanterne, m'a reconduit jusqu'à ma demeure, à travers les rues sombres de la ville.

CHAPITRE VI

Mogador regretté - Dernière mouna - Retour à bord du *Desaix* - Un homme à la mer - Le bateau espagnol Tornado - Horrible traversée - Le carré des officiers et la balle du prince Napoléon, - Arrivée de nuit en rade de Tanger - Lumière électrique, salve de canon, feux d'artifice - Débarquement.

Moins d'une journée passée à Mogador, c'était insuffisant. La ville valait mieux et méritait de nous retenir davantage. À peine avons-nous eu le temps de la connaître, encore moins de la juger. De plus, un temps d'arrêt nous était biche dû pour réparer les fatigues de nos six journées de marche en caravane et nous préparer aux épreuves d'une assez longue traversée. Nous étions d'ailleurs si bien choyés, si bien traités, qu'aucun de nous n'eût protesté contre l'idée de faire un plus long séjour dans la cité hospitalière.

Mais notre ministre était dévoré par la fièvre du retour. Il demeura insensible à tous nos arguments et résolut de poursuivre, sans désespérer. Le départ fut ainsi décidé pour le lendemain dimanche. Encore devons-nous être prêts à nous rendre à bord dès cinq heures du matin. De sorte qu'aux courtes heures dont nous pouvions disposer pour notre agrément ou notre repos. Il fallait emprunter le temps nécessaire pour arranger nos caisses, disposer nos petites affaires et mettre notre équipement de voyage en harmonie avec notre nouvelle destination.

N'ayant plus qu'à nous conformer à ces prescriptions, nous arrivons, au moyen d'un petit prélèvement opéré sur notre sommeil, à nous trouver en état de nous rendre à la mer à l'heure indiquée. La matinée est fraîche, l'air humide; notre corps, déshabitué au froid, en éprouve une impression désagréable. Avec cela, les embarcations chargées de nous prendre à terre se livrent, dès les premiers coups d'aviron, à des bonds désordonnés. Le port est agité par une forte houle; l'îlot qui le constitue le laisse ouvert à tous les vents; nous sommes trempés par les embruns, et nous abordons le *Desaix*, grelottants, déprimés, affadés, exactement dans les conditions voulues pour donner prise facile aux atteintes du mal de mer.

Tandis que nous renouvelons connaissance avec les officiers du bord, les hommes achèvent d'embarquer nos bagages. Parmi les chalands qui vont et viennent de terre à bord, l'un d'eux nous arrive tout chargé de victuailles. C'est encore une mouna, dernier acte de générosité du pacha de Mogador, dernière dîme, et non la moins importante, prélevée sur la population. Il s'agit encore de hisser sur le pont tout ce chargement, qui comprend, au milieu d'innombrables produits de toute sorte, un boeuf vivant et un véritable troupeau de moutons,.

Le commandant donne le signal du départ. Il est sept heures et demie. Des saluts de pavillon sont échangés avec les navires qui restent au port; la ville nous envoie ses salves d'adieu, auxquelles répondent les canons du *Desaix*. Les matelots complètent leur arrimage; ils relèvent les chaînes, mettent en ordre les caisses, dégagent le pont, font de l'ordre et de la propreté. C'est le remue-ménage habituel des bateaux qui démarrent.

À peine l'avis est-il lancé à sa vitesse normale, qu'un cri se répand de l'avant à l'arrière : « Un homme à la mer ! » Au premier signal d'alarme, un matelot préposé à cet office a coupé d'un coup

de hache la corde qui retient une bouée de sauvetage toujours suspendue à bâbord et en arrière, en dehors du navire. La bouée est ainsi faite, qu'en plongeant dans l'eau, une fusée s'enflamme, de façon à pouvoir, la nuit surtout, signaler sa présence au naufragé. L'homme à la mer est celui qui devait accrocher et fixer l'ancre. Il est donc tombé tout à fait à l'avant. Le navire doit lui passer sur le corps, et la quille sans doute le broyer. Il y a un moment d'angoisse. Mais bientôt, du milieu des remous de l'hélice s'échappe un nageur intrépide, aussi tranquille dans l'eau que s'il prenait un bain hygiénique. Il vient d'apercevoir la bouée, et sans hâte et sans trouble se dirige à sa rencontre.

Cependant le *Desaix* continue sa marche à peine ralentie. Il n'est pas possible de stopper. Des courants très forts risqueraient de nous entraîner sur les récifs. Il faut abandonner le malheureux à ses seules ressources. Le pavillon est mis en berne, et l'accident signalé au port. Un navire espagnol, le *Tornado*, le même qui avait apporté la mission, détache aussitôt un de ses canots. Nous en pouvons suivre les mouvements, mais nous avons perdu de vue notre homme dont nous nous sommes sensiblement éloignés.

La marche du *Desaix*, de plus en plus ralentie, permet enfin de virer de bord, et nous retournons vers Mogador. Dès notre entrée au port, un officier espagnol vient nous accoster; il rapporte la bouée et annonce que l'homme a été sauvé. Une embarcation française est aussitôt armée. Le docteur et un lieutenant de vaisseau, tous deux en grande tenue officielle, y prennent place. Ils vont apporter des remerciements au commandant du *Tornado* et ramener à notre bord l'infortuné matelot.

Deux heures s'écoulaient ainsi en manoeuvres et en démarches, avant que nous puissions reprendre la mer; deux heures perdues, que le mécanicien principal se propose heureusement de nous faire regagner. Très drôle et très amusant le mécanicien Féraud, avec ses vives et spirituelles reparties, lancées avec cet inimitable accent de la Cannebière dont il a gardé les plus pures traditions !

Dès que nous avons franchi la passe, nous filons en effet de douze à treize nœuds. Cette marche rapide est pour les officiers l'occasion de nous fournir une explication nouvelle des secousses insensées que nous subissons. Le bateau roule à tout rompre, nous ne tenons pas debout, tout craque et semble prêt à se briser; la mer est terrible et furieuse, c'est du moins notre avis. Eh bien non ! pour ces messieurs, tout cela est l'effet de la vitesse. Il y a bien un peu de houle, mais ils n'insistent pas. La houle, comme explication, est usée depuis le dernier voyage; c'est la vitesse. Quoi qu'il en soit, houle, vitesse ou gros temps, le fait est que nous sommes tous affreusement démontés, et pour le moment peu sensibles aux consolations qu'on nous prodigue.

La journée est horrible, la nuit ne l'est pas moins, et, après avoir dansé une sarabande folle dans nos couchettes suspendues, nous ne sommes pas plus avancés le lendemain. Le navire roule, roule encore, et nous avec lui. Impossible de se tenir à table pour ceux qui ont encore l'énergie de s'y rendre. À force de chevilletes, passées dans les trous dont la table est percée et dont on forme une palissade circulaire, on réussit à fixer les verres, plats et assiettes; mais couteaux et fourchettes, rebelles par leur forme à ce moyen contentif, voltigent de droite à gauche et vont se promener, partout ailleurs que là où leur besoin se ferait sentir. Les chaises elles-mêmes sur lesquelles nous sommes assis se dérobent au-dessous de nous, sous le choc d'une lame sourde, et nous laissent tout confus dans des postures absolument ridicules. Le commandant Gadaud s'efforce de son mieux à relever notre moral, mais lui-même n'est pas entièrement à l'aise. Il reconnaît que nous sommes secoués d'une façon exceptionnelle; il ose afficher que la navigation serait impossible, si l'on devait être toujours soumis à ce balancement insupportable. On a beau

résister au mal de mer, on n'est pas moins à la longue énérvé et épuisé par les exercices continuels auxquels il faut se livrer, pour se maintenir en équilibre.

Nous faisons peu d'honneur à la table, pourtant bien appétissante et bien servie. A peine pouvons-nous toucher à tous les bons cordiaux que le commandant nous signale comme un excellent fixatif. Va pour le *fixatif*. Le mot est bon et nous amuse, mais il ne contient qu'une promesse décevante. Nous continuons à n'être pas *fixés* du tout.

À midi de notre seconde journée de navigation, le point relevé n'indique plus qu'une distance de quatre-vingt-dix-neuf milles jusqu'à Tanger. À raison de douze milles à l'heure, la délivrance est prochaine; nous coucherons à terre cette nuit. Cette perspective reconforte d'autant mieux que nous sommes déjà un peu aguerris. La promenade sur le pont devient possible; nous reprenons intérêt à ce qui se passe sous nos yeux; nous allons causer et nous instruire avec l'officier de quart ; nous faisons des expériences avec le loch électrique, mécanisme ingénieux, mais trop peu régulier dans son fonctionnement, pour être d'une pratique usuelle. Aussi le temps passe, le but se rapproche, et nous entrevoyons déjà les côtes d'Afrique lorsque la nuit nous gagne.

Après le dîner, nous sommes tous invités à nous réunir au carré, où un thé d'adieu nous est offert par MM. les officiers. Nous trouvons là jeunesse, esprit, cordialité, entrain, tout ce qui donne du charme et de l'attrait à une réunion. Mais pour en bien jouir, il faut être plus cuirassés que nous ne le sommes encore, accoutumés, de plus longue date, à vivre dans ces espaces étroits et confinés. Les vapeurs du punch, les senteurs du thé et du champagne, la chaleur des lampes, la fumée de nombreux cigares en perpétuelle combustion, rendent l'atmosphère de ce petit réduit peu supportable à nos estomacs toujours affadis. Pour dissiper notre malaise et desserrer nos tempes, nous devons à chaque instant grimper sur le pont, aller humer un peu d'air pur et frais. Grâce à ce manège, nous arrivons à faire assez bonne contenance.

Dans le *carré*, fixée à l'une des parois, se voit une petite plaque de cuivre, avec cette date gravée : 3 octobre 1865. La plaque cache un trou de balle; elle est donc destinée à rappeler quelque tragique événement accompli en ce lieu même.

Le *Desaix*, je l'ai rappelé, est l'ancien yacht *Jérôme Napoléon*. Le prince Napoléon, en cours de voyage, vint un jour visiter le carré. Il se tenait debout parmi les officiers et s'entretenait avec eux, quand un coup de feu retentit. Le coup était tiré dans la direction du prince mais la balle, sans l'atteindre, alla se loger dans la paroi. On ne peut affirmer s'il y avait eu attentat ou imprudence. Toujours est-il que le lieutenant de vaisseau qui en était l'auteur disparut des cadres de la marine. Son nom n'a pas été conservé à bord. Voilà ce qu'on a pu répondre à notre curiosité, justement mise en éveil par la laconique inscription de la plaque.

Cependant un petit branle-bas au-dessus de notre tête nous signale l'approche du port. Nous remontons prendre des postes d'observation, tandis que les officiers se rendent à leur poste de devoir. L'un d'eux, sur la dunette, met en action des feux électriques. Leurs faisceaux lumineux, projetés sur la côte, l'éclairent comme le jour. Nous doublons le cap Spartel, et nous distinguons, dans leurs moindres détails, les rochers qui supportent son phare. Nous voyons ainsi défilier successivement les collines qui du côté africain limitent le détroit de Gibraltar. Bientôt enfin le *Desaix*, ralentissant sa marche, entre en rade de Tanger, où il jette l'ancre vers dix heures du soir.

La ville est plongée dans l'ombre et sans doute le sommeil. La rade elle-même est calme comme un lac. Ainsi que

Dans Venise la Rouge,

Pas un bateau qui bouge,
Pas un pêcheur dans l'eau,
Pas un falot.

Rien que la nuit, le silence et l'immobilité. On est bien averti de notre prochaine arrivée; mais n'ayant pu transmettre l'indication précise de notre départ de Mogador, il n'y a pas de raison pour qu'on nous attende à cette heure tardive.

Il ne saurait être question de débarquer encore. Il nous faut subir au préalable la visite du corps sanitaire qui, seul, peut nous donner l'autorisation de descendre à terre. C'est une formalité inévitable qui promet d'être particulièrement longue dans la circonstance et qui, pour sûr, semble déjà cruelle à notre impatience. Il s'agit donc de signaler au plus tôt notre présence et de réveiller la ville endormie.

Pendant que les feux électriques fouillent les rues et inondent de leur brillant clair de lune les terrasses étagées des maisons et les blancs minarets, à bord, le canon gronde et tonne au milieu d'un vrai feu d'artifice de fusées et de flammes de Bengale. C'est pendant quelques minutes un bombardement continu, un embrasement général. Enfin un falot s'agite sur la plage dans le voisinage de la porte principale. Nous sommes compris et sans doute reconnus. Les chaloupes du *Desaix* sont aussitôt armées; nous nous y précipitons, et sans plus attendre la santé, nous poussons hardiment vers le rivage.

La petite jetée du port est déjà couverte de tous ceux qu'intéresse notre retour. Nous y éprouvons la suprême joie d'être reçus, après une longue absence, dans les bras de ceux qui nous sont chers.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS

EMPIRE DU MAROC. Aperçu général

LIVRE I.

TANGER.

But de la mission - Le détroit de Gibraltar - Scènes de débarquement à Tanger - Types maures - Aspect de la ville - Échoppes et marchands - Quelques croquis volés au passage - Café chantant et fumeurs de kief - Attractions de Tanger.

LIVRE II.

DE TANGER A MAZAGAN

CHAPITRE I. - Impressions de départ - État social du Maroc - L'ancien yacht *Jérôme Napoléon* - Armement de l'avis de guerre le *Desaix* : canons; nouveau modèle de torpilles - Installation à bord - En vue de Mazagan - Difficultés de débarquement - Entrée au port - Réception solennelle.

CHAPITRE II. - Une première visite au camp - Le caïd, chef d'escorte - La mouna ou tribut en nature - La mission au complet - Aspect de Mazagan - La police dans les rues - Visite officielle au Gouverneur - Un ultimatum posé.

LIVRE III.

DE MAZAGAN A MAROC

CHAPITRE I. - Suite de l'ultimatum : le pacha s'exécute - Levée du camp - Ordre de marche - Tribu d'EI-Fhas - Goum de la tribu - Fantasia arabe - Le caïd sous la tente - La koubba de Sidi Brahim.

CHAPITRE II. - Une première nuit sous la tente - Voyage en litière - Les puits des Ouled Zied - Visite du village - Enclos ou douars - Tente arabe - École de garçons - Une femme reconnaissante - Feu de joie au camp.

CHAPITRE III. - Brillante fantasia - Une chasse au faucon - Mendians lépreux - Important marché de Sidi-ben-Nour - Délicats procédés du caïd à notre égard - Puritanisme.

CHAPITRE IV. - Coup d'œil de la caravane dans les gorges - Cavaliers grands seigneurs - Apparences de gisements métalliques - Femmes vêtues de noir - pays de la soif - Entretien muet avec le chef d'escorte - Camp de Smira.

CHAPITRE V. - Montagnes et plateau de Guentour - Une bande de convoyeurs. - Petit Sahara - Les phénomènes de mirage - Illusions sans cesse renaissantes - Citerne de Saharidj.

CHAPITRE VI. - Du meilleur mode de locomotion - La chaîne du Djébilat - Rencontre de notre mission militaire, en permanence au Maroc; impression réciproque - Plaine de Maroc - Minarets de la ville - Campement dans une forêt de palmiers.

LIVRE IV.

SÉJOUR À LA VILLE DE MAROC

CHAPITRE I - Entrée solennelle à Maroc - Pont sur l'Oued Tensift - Personnages de la cour venus à notre rencontre - La Garnison sous les armes - Cavalerie; infanterie; musique militaire - Bataillon exercé par des instructeurs anglais - Imposante manifestation - Enceinte fortifiée de la ville - Arrivée au palais de la Mahmoudia.

CHAPITRE II. - Le palais de la Mahmoudia - Pavillon principal - Pavillon attribué au ministre - Pavillon des sultanes - Jardins et leur disposition - Petit campement.

CHAPITRE III. - Aperçu général de la ville - La Médina - Rues couvertes - Ksaria - Places et marchés - Quartiers non commerçants - Costume de la population - Son attitude à notre égard - Mellah, ou quartier juif - Cashah, résidence officielle.

CHAPITRE IV. - Nos commerçants au Maroc - Une dame française de passage - Visite du Grand vizir - Entretien avec M. Ordega - Préliminaires de la réception officielle accordée par le Sultan - Modification réclamée dans le cérémonial - Négociations difficiles.

CHAPITRE V. - Audience solennelle accordée par le Sultan - Promenade dans les jardins réservés.

CHAPITRE VI. - Cadeaux offerts au Sultan et aux principaux personnages de la cour - Mode de correspondance - Un courrier dévalisé et blessé; enquête et jugement - Enfants demandant grâce pour un père prisonnier - Mouton égorgé à la porte du palais - Intervention du ministre français - Grâce accordée par le Sultan.

CHAPITRE VII. - Distribution de notre temps - Bons et mauvais côtés de notre existence matérielle. - Une ressource imprévue - Moeurs arabes révélées - Le chef de la mission militaire - L'après-midi et nos promenades en ville - Achat de divers objets - Luttés et compétitions.

CHAPITRE VIII - Soldat d'escorte blessé à la ksaria - Exemple de rare énergie - Peintre et photographe molestés par la population - Rixe au marché - Explication de ces divers incidents - Arrivée d'une mission anglaise - Accueil qu'elle reçoit du ministre de France - La *Marseillaise* au palais de la Mahmoudia.

CHAPITRE IX. - Audiences privées du Sultan - Cérémonial des réceptions - Si-Sliman et les événements militaires de la frontière algérienne - Indemnités réclamées pour incursions sur notre territoire - Chemin de fer trans-saharien - Réclamations de négociants français - Physionomie du Sultan et de ses délégués.

CHAPITRE X. - Une après-midi dans un intérieur arabe - L'habitation - L'hôte et les convives - Le thé - Les parfums - Le repas servi par terre - Les mets et la boisson - Procédés primitifs - Chants - Coutumes bizarres - Effets de digestion.

CHAPITRE XI. - Particularités de la ville - La Koutoubia, principale mosquée - Pratiques religieuses - Amusements sur la place - Charmeur de serpents et convulsionnaire - Casernes et soldats - Armée marocaine - Prisons et prisonniers - Léproserie.

CHAPITRE XII. - Fête donnée par le Sultan dans son palais de Saridj-Menarah - Déjeuner chez le grand vizir - Dîner chez le Caïd-el-Méchouar.

CHAPITRE XIII. - Marché aux esclaves - Enchères publiques - Divers types de femmes vendues - Examen des acheteurs - Fonction des esclaves - Trafic entretenu par la corruption des moeurs - Les femmes au Maroc - La femme du riche et celle de l'artisan - Conditions d'infériorité de l'une et de l'autre - Mariage - Divorce.

CHAPITRE XIV. - Condition des Juifs - Visite au mellah - Un intérieur juif - Fête donnée en notre honneur - Femmes juives - Le Maroc et les puissances étrangères - Les Juifs au point de vue politique - Cadeaux offerts par le Sultan aux divers membres de la mission.

LIVRE V.

DE MAROC A MOGADOR ET TANGER.

CHAPITRE I. - Départ de Maroc - Sortie de la ville - Raisons de toute absence de solennité - Nouvelle route pour Mogador, imaginée par les officiers de la mission - Hésitations du chef d'escorte - Une halte sous les palmiers - Amusante aventure - Trois Français et trois femmes marocaines - Échange de politesses - Entretien désagréablement interrompu.

CHAPITRE II. - Disposition habituelle du camp - Organisation et emploi du temps - Cultures et désert - Oasis et village de Frouga - Absence de l'oranger dans les campagnes; causes de sa proscription à peu près générale au Maroc - Manoir fortifié du caïd de Medjat ; son utilité et son importance.

CHAPITRE III - Encore le pays de la soif - Frais vallon et sources de Raz-el-Aïn - Un bain dans le torrent - Grande erreur d'appréciation sur les distances - Citerne dans le désert - Jeune gazelle au camp - Méthode employée pour relever le tracé de la route - Marches forcées.

CHAPITRE IV. - Le marabout de Si-Abdallah - Grande affluence d'Arabes à l'occasion de la fête du saint - Membres de la mission lapidés par la foule - Arrestation des coupables - Fin de l'incident - L'arganier et ses forêts - Approches de la mer - Deux officiers du *Desaix* venus à notre rencontre.

CHAPITRE V. - Dernière journée de marche en caravane - Brusque et saisissante apparition de Mogador - Les dunes, la mer et la ville - Marche à travers les sables - Rencontre du pacha et de son escorte - Exercices et fantasias - Enthousiaste réception - Généreuse hospitalité - Description de Mogador - Nos fonctionnaires à l'étranger.

CHAPITRE VI. - Mogador regretté. - Dernière mouna ! - Retour à bord du *Desaix* - Un homme à la mer - Le bateau espagnol le *Tornado* - Horrible traversée - Le carré des officiers et la balle du Prince Napoléon - Arrivée de nuit en rade de Tanger - Lumière électrique, salves de canon, feux d'artifice - Débarquement.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

PARIS

TYPOGRAPHIE DE E. PLON, NOURRIT ET Cie,
rue GARANCIÈRE, 8.